

LA GAZETTE BLEUE

4 FESTIVAL

SOUTH TOWN

6 INTERVIEW

**ENRICO
RAVA**

16 MUSICAL ÉCRAN

BLUE NOTES RECORDS

20 FESTIVAL

METS TA NUIT... DANS LA MIENNE

24 INTERVIEW

FELIX ROBIN

28 FESTIVAL

JAZZ DAY SAINT-MACAIRE

FELIX ROBIN © PHOTO ALAIN PELLETIER

Du 5 au 10 juin 2019

Jazz 360

Un festival aux portes de l'Entre-deux-Mers

Camblanes
Cénac
Langoiran
Latresne
Quinsac
St-Caprais-de-Bx

10
ans !

jazz360.fr



GRAPHISME STUDIO 118 - IMPRESSION : CRÉATIF LABOULE - LICENCE : 0002018213



Vous aimez le jazz et vous avez envie de soutenir les actions de l'association :

Dynamiser et soutenir la scène jazz
en Nouvelle Aquitaine

Sensibiliser un plus large public
au jazz et aux musiques improvisées

Tisser un réseau avec les jeunes musiciens,
les clubs de jazz, les festivals, les producteurs
et la presse.

Adhérez en vous inscrivant
sur www.actionjazz, vous serez abonné
gratuitement au webzine

LA GAZETTE BLEUE

Toute l'actualité du jazz en Nouvelle Aquitaine :
interviews, portraits, chroniques, agenda...

au **BLOG BLEU** blog.actionjazz.fr

... et des **places de concerts** à gagner
tout au long de l'année!



Président

Alain Piarou

Directeur de la publication

Alain Pelletier

Rédacteur en chef

Dominique Pouban (alias Dom Imonk)

Conception et graphisme

Alain Pelletier

Rédaction

Dom Imonk, Philippe Desmond,
Anne Maurellet, Yoann Loustalot,
Vince, Carlos Olivera, Alain Flèche,
Antoine Rodriguez

Photos

Philippe Marzat, Alain Pelletier,
Patrick Pac, DR.

Malgré ce funeste "April in Paris", "You must Believe in Spring", le printemps du jazz continue. Après South Town, les soirées "Mets ta nuit..." le Jazz Day de l'Unesco célébré à Saint-Macaire, place bientôt à quelques festivals annonçant le "Summertime".

Le jazz va prendre ses quartiers d'été, promesse de chaudes soirées en plein air devant un public élargi, découvrant, redécouvrant cette musique. Action Jazz vous parlera de tout ce qui se passe en Nouvelle-Aquitaine, mais cette année bien au delà. A travers deux groupes lauréats du tremplin nous seront présents en Chine à Shangai où par notre intermédiaire Atrisma et Robin and the Woods sont invités pour la Fête de la Musique, la douzième là-bas.

Ils font partie de cette nouvelle génération de musiciens tout comme Félix Robin qui se livre pour vous dans ce numéro. Mais les plus anciens ont aussi des choses à dire, ainsi Enrico Rava qu'un reporter de luxe en la personne de Yann Loustalot interviewe.

Mais un musicien sans son instrument n'est plus grand-chose et un instrument sans professionnel pour le bichonner non plus. Nous vous proposons de visiter la lutherie ABC et ses maîtres artisans qui ont accepté de nous livrer – une petite partie de – leur savoir-faire. Et enfin nous vous emmènerons au cinéma où la musique était récemment célébrée et notamment le label Blue Note, 80 ans et encore toute sa vigueur.

Vous retrouverez une sélection d'albums parmi les dizaines qui sortent chaque mois et que les bénévoles d'Action Jazz écoutent toujours avec attention. Et oui, il faut le rappeler, cette Gazette que vous avez sous les yeux est le fruit du travail des passionnés d'Action Jazz. Alors si ce n'est pas encore fait, soutenez cette association reconnue d'intérêt général, elle en a besoin pour continuer à vous parler de notre chère musique toujours bien vivante!

Jazzistiquement

Philippe Desmond

SOUTH
O JAZZ
W
N FESTIVAL



SOUTH TOWN 2019

Par Philippe Desmond,
Photos Philippe Marzat



Un vrai festival, des concerts, des animations...

Créé en 2016 le festival vivait sa 4^e édition du 27 au 31 mars dernier. La montée en puissance se fait progressivement et cette année ce sont 5 concerts payants qui ont été proposés. Mais un vrai festival c'est aussi des animations et elles n'ont pas manqué. Cinéma avec le très tendu et controversé "Whiplash", qui n'en reste pas moins une œuvre cinématographique très intéressante. Masterclass de Trombone avec les Swing Bones. Conférence sur le jazz dans le dessin animé proposée par notre ami de Jazz Magazine Pierre-Henri Ardonceau, passionnante et avec quelques pépites. Rencontres de musiciens, le Swingin' Bayonne, avec les scolaires dans la salle de spectacle, dans une école maternelle et à l'autre bout de la chaîne à l'EHPAD locale. Concerts gratuits animés par les CHAM, classes à horaires aménagés musique du collège. Exposition des photos de l'édition 2018. Un vrai évènement.

UN CRU MUSICAL EXCEPTIONNEL

Quant à la programmation musicale de cette année, elle nous a valu un cru exceptionnel. C'est Guillaume Nouaux qui s'occupe du volet artistique du festival laissant l'organisation matérielle et logistique à l'équipe, exclusivement féminine, des services culturels de la mairie de Soustons. Il a donc plaidé et obtenu gain de cause pour une soirée supplémentaire pour caser le programme qu'il avait en tête. La signature de ce festival c'est le classic jazz,

le mainstream, le middle jazz, celui qui fut un moment d'avant garde et que certains regardent de loin maintenant, le jugeant dépassé. Croyez bien qu'ils se trompent tant cette musique peut procurer du bonheur à son écoute et toujours des surprises. Le détail des concerts se trouve sur le blog action-jazz.fr rubrique "chroniques de festivals". Mais résumons-les.

Mercredi le quintet de François Laudet a fait swinguer la salle avec son "Gene Krupa Project"; le batteur entre autres de Benny Goodman fut un acteur de la césure entre swing et be-bop et reste une référence. François Laudet avec Pablo Campos (p), Malo Mazurié (tr), Cédric Caillaud (cb) et Esaïe Cid (sa) qui a tout retranscrit et arrangé, nous a offert un set de swing impeccable et plein de fraîcheur.

Jeudi Jean-Marc Montaut (p) proposait son projet "Drive In" un hommage aux BO de films, réarrangées en jazz avec son équipe habituelle, Guillaume Nouaux (dr), Laurent Vanhée (cb) et Dave Blenkhorn (g), mais aussi le rare Carl Schlosser (st et fl) qui avait beaucoup de choses à nous dire dans ses chorus. Répertoire élargi pour la circonstance et un concert bourré d'émotion.

Vendredi après une journée passée avec le Swingin' Bayonne d'Arnaud Labastie (p), Patrick Quillart (cb) et Jean Duverdier (dr) à diffuser le jazz dans la ville et à ouvrir les horaires de nouveaux et anciens publics c'est un festival de trombones que nous a offert le Swing Bones : quatre trombonistes, Olivier Lachurie, Baptiste Techer, Jérôme Laborde et Jérôme Capdepont, une section rythmique de choc Arnaud Labastie (p), Julien Duthu (cb) et Guillaume Nouaux (dr). Paul Chéron (st), rien que ça, renforçait cette belle équipe et après avoir célébré en sa présence le répertoire de François "Frick" Guin le Monsieur Trombone

français pendant des lustres, c'est la mémoire de Guy Lafitte qui a été honorée. Du swing, de l'émotion, de la bonne humeur, du jazz!

Samedi c'est un "Tribute to Erroll Garner" que nous a proposé Pierre Christophe (p) en quartet avec Raphaël Dever (cb), Laurent Bataille (dr) et, surprise, Julie Saury aux congas. Bonheur de retrouver le répertoire de ce pianiste joyeux et un peu oublié, ses arrangements mêlant le swing au mambo, ses harmonies parfois osées et ses tubes immortels comme "Misty" ou "Humoresque"; une redécouverte magnifique.

UN FINAL ORIGINAL ET ÉCLATANT

Le dimanche c'est toujours un concert décalé qui est proposé, l'an dernier de la musique brésilienne, cette fois sur le thème "quand la musique classique rencontre le jazz". Et pour cause une chanteuse d'opéra, mais aussi de gospel, Bridget Bazile, un pianiste concertiste, Vincent Balse, et un guitariste faisant le grand écart entre manouche et classique en passant par le be-bop, Paul "Challain" Ferret. Programme varié de Claude Bolling et son "Concerto pour guitare classique et piano jazz" à Gershwin (une sublime Rhapsody in Blue avec V. Balse au piano solo) en passant par Kenny Burrell et des standards de Gospel ou de Negro Spiritual sublimés par la voix et le rayonnement de Bridget Bazile; tout cela avec le soutien du trio d'Arnaud Labastie (p), Laurent Aslanian (cb) et Antoine Gastinel (dr). Une clôture de festival en forme de bouquet final.

Bravo à Guillaume Nouaux, à toute l'équipe culturelle et à madame le maire de Soustons de permettre ainsi des évènements d'une telle qualité, le tout dans une simplicité bien sympathique. Action Jazz reviendra!



ENRICO RAVA

Par Yoann Loustalot

A 79 ans Enrico Rava est l'un des musiciens de jazz de cette génération à se produire encore aujourd'hui.

Son jeu est intact, sublimé et épuré.

Il est pour moi l'un de ces rares musiciens, naturels et instinctifs. Auto-didacte, il a eu la chance très tôt de côtoyer les grands de cette musique qui lui ont ouvert leur porte et l'on emmené avec eux sur leur route. En Italie d'abord, puis en Argentine, au Brésil et à New York, Rava, en côtoyant Gato Barbieri, Steve Lacy, Astor Piazzolla, Jao Gilberto, Roswell Rud et tant d'autres, a forgé son style inimitable avec son son de trompette unique, identifiable dès la première note. Il est depuis longtemps une référence, respecté en Europe outre-Atlantique et à travers le monde, une légende du jazz.

Il y a quelque temps, nous avons convenu de nous retrouver le lendemain matin de nos concerts au Tourcoing Jazz Festival pour un entretien. Enrico est un éternel jeune homme, généreux et drôle, ce fut un plaisir de lui poser ces quelques questions et de l'écouter raconter sa passion du jazz et de la trompette.

Yoann Loustalot : Tu ne joues plus du tout de trompette ?

Enrico Rava : Non, je commence à être assez vieux et j'ai des problèmes pour jouer de la trompette, le bugle est plus facile !

YL : Tu connais ça ? (je lui montre mon embouchure Heim numéro 1, copie du modèle que jouait Miles de chez Holton)

ER : C'est la Heim ! J'en ai beaucoup, j'ai des originales des années 40 et 50 aussi. C'est Franco Ambrosetti qui me les a données. Tu le connais ?

YL : Oui, bien sûr !

ER : Je l'aime beaucoup comme mec

et comme musicien ! Il a essayé ma Heim et est tombé amoureux de cette embouchure, alors il s'est acheté 1 million de Heim ! Il a trouvé toutes les originales, ce que jouait vraiment Miles. Mais si tu regardes les photos de Miles, le look n'est pas exactement comme celle-ci. Après Franco a décidé de ne jouer que le bugle, et un jour, on s'est vu à Lugano, et il m'a donné toute une boîte remplie d'embouchures et il y avait beaucoup d'originales des années 50. Je les ai toutes essayées, mais l'unique que je pouvais jouer, c'était celle-ci, la copie de chez Holton.

YL : Je trouve qu'il y a un rapport de proximité avec la cuvette conique, qui rapproche du bugle, j'aime beaucoup personnellement.

ER : J'aimais beaucoup, mais maintenant je n'aime plus, mais c'est la trompette surtout... une fois que tu t'habitues au bugle, tu trouves que la trompette à un son de merde ! Maintenant c'est comme ça pour moi, peut être qu'un jour je vais recommencer à jouer un peu de trompette, mais on verra...

YL : Hier soir j'ai pu voir la fin de ton concert, c'était vraiment très beau !...

ER : Moi j'étais très content la première demi-heure et après j'ai commencé à avoir cette petite douleur ici (il montre sa lèvre supérieure), ça m'a déconcentré et en plus je n'étais pas content du son du retour. C'est dommage, car la salle avait une belle acoustique...

YL : Ce genre de théâtre sonne souvent très bien !... (Théâtre à l'italienne)

ER : En effet, avant le sound check, j'ai joué un peu sans amplification, c'était magnifique. Mais avec mon groupe c'est impossible de jouer sans retour parce qu'il y a une guitare électrique et c'est fort... si j'avais été avec un groupe plus acoustique, j'aurais joué sans retour. Maintenant je dois me réhabituer,

car j'ai une tournée avec Joe Lovano à partir de la fin du mois, et lui il joue toujours complètement acoustique. Je dois faire comme lui, car sinon, il n'y aurait pas d'équilibre entre nous.

YL : Comment as-tu commencé la musique exactement ? Je sais que tu étais tromboniste ?...

ER : Pas vraiment ! J'ai commencé à écouter du jazz quand j'avais 8 ans. Mon frère aîné avait des disques, des 78 tours. J'étais tombé amoureux de Bix Beiderbecke, et je suis encore amoureux ! Et aussi de Louis Armstrong, tous les disques de Hot Five, Hot Seven. Il y avait à la maison vraiment beaucoup de disques : Jelly Roll Morton, Fats Waller, Duke Ellington et surtout il y avait aussi un disque de Dizzy, je me rappelle encore c'était Good Bait et l'autre face il y avait... attends... - il chante : "pou dou tiou liu du..." je ne me rappelle pas comment ça s'appelle..

YL : Ah ça c'est Good Bait !

ER : Ah alors l'autre côté c'était "I can't get Started" !

Après quand j'avais quinze ans, j'ai écouté pour la première fois le quartet de Gerry Mulligan avec Chet Baker en 1952, et ça m'a ouvert la porte pour le jazz moderne. Tu vois c'est une musique tellement belle, claire, limpide... c'était comme une synthèse entre la logique de Bach et l'âme du blues. Chet avait vingt-deux ans et c'était incroyable ! Il n'a jamais plus joué comme ça. Je suis vraiment tombé amoureux de Chet totalement, mais je ne pensais pas jouer un jour... Je jouais un peu de piano parce que ma mère était pianiste classique. Après, un jour, il y a un groupe de dixieland amateur qui savait que je connaissais très très bien tous les disques des Hot Five, je pouvais chanter tous les solos... ils m'ont acheté un trombone, un espèce de vieux truc et j'ai appris en deux ou trois mois à en jouer très facilement, parce que tu

vois, avec la coulisse, de toute façon tu y arrives!... Je connaissais toutes les parties de Kid Ory le tromboniste de Armstrong. J'ai donc joué un peu avec eux, je m'amusais beaucoup!

YL : As-tu eu une formation musicale, école de musique ou conservatoire ?

ER : Non, pas du tout, moi je suis réfractaire à l'étude, n'importe quelle étude! Aussi bien en musique, qu'à l'école, c'était un désastre!

Après j'ai commencé à acheter tous les disques de Miles, de Chet, de Rollins. J'avais beaucoup de disques, j'étais un jazz Fan! Mon occupation c'était d'être un fan de jazz! Je connaissais tout, je savais quand, quel jour ils avaient enregistré... Ensuite, Miles, dont j'avais tous les disques, est venu jouer à Turin, ma ville. Avec Lester Young, René Urtreger et je crois qu'il y avait Christian Garos à la batterie et Pierre Michelot. Ça, c'était la première partie du concert. Après il y avait Bud Powell tout seul et après il y avait le Modern Jazz Quartet et Miles et Lester Young jouaient aussi avec le Modern Jazz Quartet. C'est la première fois que j'ai vu Miles et la chose a été tellement forte, il a joué tellement bien, de façon magnifique, en plus; à l'époque il n'y avait pas un système d'amplification énorme. Il y avait juste un petit microphone, alors tu pouvais écouter son vrai son, ça prenait tout le théâtre, c'était magnifique. Vraiment, après une semaine je me suis acheté une trompette, j'avais 17 ans et demi, 18 ans. Après avoir appris un peu les gammes, c'est vraiment en écoutant les disques et en copiant les solos les plus faciles de Miles, particulièrement des disques Blue Haze, Bag's Groove par exemple Solar, When Lights Are Low, ces morceaux pas trop difficiles, que j'ai appris. J'essayais de copier ses solos, les phrases les plus simples, mais sans l'idée de devenir musicien.

Après peu de temps, on a commencé à

m'appeler pour aller jouer dans les jam sessions à Turin avec des musiciens amateurs, puis un jour dans une de ces Jam session est arrivé Gato Barbieri qui venait de débarquer en Italie, il m'a dit "Mais pourquoi tu ne deviens pas musicien professionnel?" "Sois un peu plus sérieux et ce sera possible" A l'époque, je travaillais avec mon père...

YL : Tu travaillais avec ton père dans quel secteur ?

ER : C'était une affaire de famille, dans laquelle je m'emmerdais d'une façon, tu ne peux pas t'imaginer... C'était dans les transports internationaux et quand je voyais mon futur dans cette entreprise je me disais que ce n'était pas possible et que j'allais sûrement me tuer. Je me levais le matin, et c'était la dépression, j'avais 18, 19 ans... alors quand Gato est arrivé et qu'il m'a dit ça, j'ai dit ok et je me suis concentré un peu plus à pratiquer. Après 2 ou 3 mois il m'a appelé pour aller jouer avec lui à Rome. J'ai donc tout laissé, et ce fut une tragédie familiale qui a duré des années! J'ai pris mes affaires, je suis allé à Rome et à partir de là, j'ai vécu de ça. Mais je regrette de ne pas avoir étudié la musique au départ. J'ai eu une grande chance, de jouer avec des musiciens incroyables, d'apprendre beaucoup d'eux, mais par exemple je n'ai jamais appris à lire la musique, je lis très mal... Une fois Gill Evans m'a appelé pour jouer un truc avec lui en Italie, j'ai accepté, mais je lui ai dit : "tu ne me fais pas jouer dans la section de trompettes, mais si tu me donnes des solos c'est ok!" J'ai joué avec lui et je ne faisais que des solos!... (rires). La chose amusante, c'est qu'un jour, il y avait une répétition, je me souviens encore, c'était King Porter Stomp et la 4e trompette n'était pas là alors Gill m'a dit : "Enrico, est ce que tu peux pour le plaisir jouer la 4e trompette, car je veux voir si tout marche bien?" J'ai

dit "ok, mais je ne sais pas lire, que se passera-t-il si je suis encore aux deux premières mesures quand les autres seront déjà à la fin?" "Il m'a répondu : "Ah c'est vrai que tu ne lis pas, c'est marrant, car moi non plus! Sur la vie de ma mère, je peux écrire n'importe quoi, mais si tu me donnes une partition à lire je ne peux pas..."

YL : Ce n'est pas vraiment un regret pour toi de ne pas savoir lire, ça ne t'a pas desservi dans ta carrière ?

ER : Non bien sûr! Surtout depuis 1972 je suis toujours leader de mes groupes et c'est moi qui écris. Car je peux écrire, mais lire ça me bloque! J'écris de la musique pour les autres, mais parfois si je dois lire je commence à avoir des sueurs et tout ça!

YL : Pendant ces premières années as-tu demandé des conseils techniques à certains pour jouer de ton instrument ?

ER : Non pas vraiment, parce que je n'ai jamais vu ça comme une profession... je me voyais plus comme un poète que comme un professionnel. En plus, après un an de jeu avec Gato, lui est parti avec Don Cherry et Steve Lacy m'a appelé. Je l'ai suivi et nous avons joué 2 ou 3 ans ensemble et nous ne jouions que de l'improvisation radicale. Ce n'était pas jouer de la trompette de façon conventionnelle, mais c'était trouver d'autres sons, d'autres manières de faire. Alors là, j'ai travaillé 3 ou 4 années seulement sur ça.

YL : J'ai justement réécouté les albums de Steve Lacy "The Forest and The Zoo" et "Sortie". Sur ces disques, si on parle de technique de trompette pure, tu joues des choses incroyables, assez virtuoses pourtant ?

ER : Oui, mais c'était ma propre technique!... après quand j'étais à New York grâce à Steve Lacy, les portes se sont ouvertes dans ce type de musique...

alors Roswell Rudd qui pour moi est un génie absolu, m'a pris dans son groupe et après plus tard je l'ai appelé dans mon groupe. J'ai joué beaucoup avec lui, aussi avec Cecil Taylor par exemple, tous ces types de musiciens...

Avant cette période, quand j'avais 20 ans, ça faisait juste 3 ans que je jouais, j'avais fait un disque, dans lequel je jouais "normal", je jouais be-bop... je jouais Fine and Dandy, Line for Lyons... C'était pour le label Fonit en 1960 avec des musiciens italiens, c'est un 45 tours. Je l'ai réécouté et c'est incroyable parce que je ne savais pas jouer, mais je joue à peu près comme je joue maintenant! Le son est le même, les idées aussi... Mais là, vers 1972 j'ai commencé à avoir envie de retourner à la mélodie, aux tempos... A New York, j'ai fait un groupe avec John Abercrombie qui était très très jeune. Puis j'ai fait un disque "Il Giro Del Giorno In 80 Mondì" avec un très bon guitariste américain, Bruce Johnson. Ensuite je suis retourné faire une tournée en Europe avec John Abercrombie, Bruce Johnson à la contrebasse, et un batteur américain qui s'appelait Chip White et nous avons fait un disque un peu électrique qui a gagné des prix en Allemagne, en Angleterre etc... et alors Manfred Eicher de ECM qui avait entendu parler de ce disque est venu me chercher à New York, et c'est là que nous avons commencé à travailler ensemble.

YL : "Il Giro Del Giorno In 80 Mondì" est vraiment le premier album ou tu joues ta propre musique ?

ER : Si! J'avais joué un petit peu avant avec un groupe de jazz rock dont le producteur était Téó Marcero, et j'avais écrit des morceaux pour ce groupe. C'est là que je suis entré dans le trip d'écrire. J'ai écrit des centaines de morceaux, j'aimais vraiment beaucoup ça! Maintenant j'ai comme une espèce de manque d'inspiration pour écrire...

Mais pendant 30 ans, j'avais une facilité incroyable, mille fois plus que jouer de la trompette!

YL : C'est peut-être normal d'avoir envie d'écrire après toute cette période avec Lacy durant laquelle tu avais mis tout cela de côté ? par exemple l'album "Sortie" de Lacy avec Aldo Romano et Kent Karter est assez extrême...

ER : Aldo, était incroyable à cette époque, c'était unique!

YL : Oui, bien sûr! Comme quand il jouait avec Don Cherry dans le groupe "Togetherness..."

ER : Quand j'ai écouté la première fois ce groupe "Togetherness", c'était au festival de Bologne en 65... C'est la première fois que j'ai vu Aldo et le quintet de Don Cherry, c'était quelque chose d'incroyable! C'était un choc monstrueux! C'était fantastique!

YL : Tu as vu la vidéo, le reportage ? Aldo m'a montré ça...

ER : Oui, et je jouais dans ce festival, mais je ne suis pas dans le film... il y avait aussi Ted Curson, Steve Lacy, et Mal Waldron qui après ça devait faire une petite tournée en Italie avec Henri Texier et un batteur noir américain qui s'appelait Bill Tolliver qui habitait en Suisse et Mal m'a demandé si je voulais faire la tournée avec eux, c'était avant que je joue avec Steve Lacy, et c'était la première fois que je jouais avec un américain.

YL : Il y a donc eu pour toi, ensuite, une transition brutale avec le free jazz ?

ER : Quand on commence à jouer cette musique qu'à l'époque on appelait "radical improvisation", c'est incroyable, parce que si tu viens du jazz orthodoxe, si tu aimes ça, tu découvres et il s'ouvre un monde inconnu, tu peux faire n'importe quoi, il n'y a pas d'erreurs! Mais la musique peut être très moche ou très belle! Surtout ça doit être vivant!

Et pendant une, deux, trois années c'est toujours une découverte, après ça devient un cliché aussi. Et pour moi c'est un cliché beaucoup moins intéressant que le cliché du jazz, parce que le jazz si c'est magnifique, c'est sublime! Mais quand l'improvisation radicale devient un cliché, c'est horrible, c'est la musique la plus moche du monde! Parce que ce n'est que du bruit! Et le problème c'est que beaucoup de musiciens qui n'étaient pas des musiciens, qui étaient très mauvais, se sont mis à jouer ça parce que c'était plus facile pour eux, alors ils jouaient n'importe quoi! Et quand il y a des mecs qui jouent n'importe quoi, la tendance générale est de penser que c'est une musique ou on joue n'importe quoi! Ça a été très mauvais pour l'image du free jazz, la participation de tous ces mecs... en Italie il y en avait beaucoup qui étaient vraiment mauvais, et avant ça personne ne voulait jouer avec eux!... Alors certainement j'ai eu vraiment le besoin, l'envie d'écrire et de rejouer des mélodies et du tempo. Mais je n'ai pas laissé l'idée de fond de cette musique, j'ai toujours eu dans ma musique "orthodoxe" disons, un concept qui vient du free jazz, c'est à dire de l'ouverture et je n'ai pas de censures... Aussi maintenant dans un concert, je peux avoir dix minutes où je joue complètement out, free et peut-être après, je vais jouer une bossa nova parce que j'ai envie de la jouer. Je ne me mets pas de limites.

YL : Il y a eu une sorte de débordement, donc de lassitude par rapport au free jazz chez toi. Ton escapade en Argentine avec Lacy t'as permis d'aller vers autre chose ?

ER : En Argentine, j'ai connu le tango. Là-bas, c'est quelque chose de magnifique! On jouait dans un club avec Steve et la deuxième partie c'était Astor Piazzola qui était complètement inconnu hors de l'Argentine à cette

époque, c'était en 66. Pour moi ça a été un coup de cœur, quelle musique! Quel musicien!

Après je suis allé beaucoup au Brésil, je suis devenu très ami avec Jao Gilberto, j'allais chez lui et parfois je jouais un peu avec lui et il me disait toujours "mais pourquoi vous, musiciens de jazz, vous jouez toutes ces notes? Joue seulement les notes nécessaires!" Je me suis dit, putain ça c'est vrai, mais pourquoi il y a des mecs qui font un solo avec un million de notes quand il serait suffisant d'en avoir que dix!

En Argentine et au Brésil, il y a des choses que j'ai métabolisées, en jouant avec eux.

En plus j'aime beaucoup la musique classique, l'opéra, la musique indienne, enfin j'aime la musique quand elle est belle, enfin quand je la trouve belle. Ça ne veut pas dire que mon jugement est celui de tout le monde!

Quand j'étais jeune, quand j'avais 16 ou 17 ans, j'achetais tous les Blue Note! Il y avait une boutique que j'avais convaincue de faire importer des disques d'Amérique. Je les adorais tous! Maintenant je ne peux pas les écouter, ça m'emmerde! Il y a des chefs-d'œuvre, par exemple "Something Else" Miles avec Cannonball, les Horace Silver avec Blue Mitchell... il y en a des magnifiques, mais les autres c'est tous la même chose. Hier dans la voiture, le chauffeur avait mis un disque de cette époque, et ça m'a déprimé! Ce son de trompette et de saxophone est toujours le même, tous les disques sont les mêmes! En effet, c'était une situation où les musiciens étaient payés par Blue Note 25 ou 30, 50 dollars pour faire ces disques et ils allaient là sans aucune pensée artistique. C'était comme ça, il n'y avait pas un minimum de pensée derrière. La différence, c'est Miles! Il était tellement énorme, il y a une musicalité immense, mais il y a aussi une intelligence immense

chez lui. Par exemple le solo de Miles sur Stella by Starlight sur le disque My Funny Valentine, c'est un chef-d'œuvre absolu de la musique du siècle dernier, parce qu'il fait un solo qui est tellement une histoire construite, il y a un commencement, un développement. Il y a des espaces. Après le solo de Miles, il y a le solo de George Coleman, c'est nouveau, mais après tout ce qu'on a eu avant avec Miles je ne peux pas écouter de phrases, de clichés de jazz, ça m'emmerde d'une façon monstrueuse! La différence entre Miles et Chet, c'est que Miles avait un talent unique pour moi, absolument incroyable. Pour moi avec Chet il n'y avait pas une telle intelligence, il y a toujours quelque chose qui ne marche pas! Soit lui il joue comme un dieu, mais les autres sont mauvais. Soit les autres jouent très bien, mais lui n'est pas en forme. Soit c'est tout bien, mais pour un label que personne ne connaît et qui a vendu 2 disques! Il y a toujours quelque chose qui ne marche pas. Avec Miles, surtout jusqu'à Bitches Brew, tout, les musiciens qu'il a choisis, la musique, le label, la pochette, c'était tout la preuve d'une intelligence incroyable!

YL : Tu veux dire que Chet a toujours enregistré sans concept?

ER : Oui, pour lui c'était comme faire une soirée!... il y a une période de lui, 52, 53, 54, 55, il était très jeune, surtout les premiers disques avec Gerry Mulligan, il joue comme il n'a jamais plus joué. Il joue mieux que n'importe qui. Sur "Bark for a Barksdale" par exemple, il fait un solo, c'est incroyable! Après un solo très beau, très orthodoxe de Gerry Mulligan, le sien est tellement moderne, que c'est comme Don Cherry dix ans avant avec beaucoup plus de technique. Il était complètement autodidacte, il ne lisait pas, il avait une musique incroyable en lui, il n'a jamais plus joué comme ça, parce qu'après il a commencé avec la chose (l'héroïne),

et à être très influencé par Miles. Il est toujours énorme, parce qu'il a son son unique. Mais c'est vraiment à cette période, comme juste avant, quand il a joué avec Parker qu'il est le meilleur "Ici il y a un petit mec blanc qui va vous enculer tous!" avait prévenu Parker! C'était vraiment un phénomène, avec un tempo monstrueux. Avec sa technique, il pouvait matérialiser n'importe quelle phrase qui lui passait dans la tête. Il avait des réactions immédiates entre sa pensée et son jeu. Il y avait une interview de Gerry Mulligan où il expliquait qu'aucun trompettiste ne pouvait jouer comme lui avec des réactions aussi rapides.

YL : Tu parles souvent de Potato Head Blues d'Armstrong, qu'est ce que tu as appris de ce morceau, de ses solos, de sa forme?

ER : Pour commencer, je crois que Armstrong c'est le plus grand de tous. Il a fait des choses en 1927, 1928, 1929, 1930 qu'on retrouve quinze ans après dans le bop. Il était vraiment en avance et il avait cette âme incroyable! Parfois, ce n'est pas juste un son, c'est comme l'âme qui sort de l'instrument. Potato Head Blues, c'est parfait comme œuvre musicale, parce qu'en trois minutes et demie tout le morceau est vraiment développé. Le solo de clarinette, puis un tutti qui va lancer le solo d'Armstrong, c'est magnifique, c'est un morceau parfait pour moi. C'est un peu comme Coton Tail de Duke Ellington. Quand les disques étaient des 78 tours, ils arrivaient à faire une œuvre complète en 3 minutes et demie. C'est le contraire de quand sont sortis les vinyles. Par exemple sur tous les disques de Jazz at the Philharmonic, un morceau dure 40 minutes et après 20 minutes tu as oublié quel morceau ils sont en train de jouer! Il y a Paul Gonzalves qui fait 24 grilles, il joue toujours la même chose, et c'est atroce!

J'essaye tous les jours, mais ça sort par les côtés... hahahaha!

YL : Tu as tout de même une routine personnelle ? Tu considères la trompette comme une discipline ?

ER : Oui, oui ! Bien sûr. Surtout depuis ces dernières années je pratique régulièrement. Avant non, je jouais beaucoup et je n'avais pas le temps. Maintenant oui tous les jours ! Dès que je me réveille, je commence à faire des exercices. Tu sais j'ai à côté de mon lit une embouchure coupée, donc je commence dès que je suis réveillé à faire du buzz (vibrations) Ensuite je fais des notes tenues, des notes pédales, des souplesses. Puis ensuite et surtout depuis que j'ai ce bugle, l'après-midi, si je suis à la maison, je joue et je fais des gammes le plus rapidement possible, dans toutes les tonalités. Il y a des jours où ça marche bien et parfois non ! Ça c'est incroyable, les jours où les doigts ne font pas le bon chemin... pourquoi ? Hier c'était parfait et aujourd'hui ça ne marche pas... Par exemple les Clarke (études techniques pour trompette), il y en a qui sont difficiles..par exemple le Sol grave... tu le fais bien toi celui-là ?

YL : Ça dépend des jours aussi, c'est vrai qu'il est dur !

ER : Je fais ça tout le temps, il y a des jours où je vais super vite et d'autres où c'est laborieux..Pourquoi ? Le La est difficile aussi... Disons que moi, c'est la première fois de ma vie que je pratique vraiment.

YL : Avant tu n'en ressentais pas le besoin ?

ER : Maintenant que je commence à avoir un âge avancé, j'ai décidé de ne faire plus que cinq ou six concerts par mois alors j'ai du temps pour moi. Avant je jouais vraiment beaucoup et quand j'étais à la maison, je n'avais pas vraiment envie, je faisais juste Caruso tous les jours, c'est la chose qui te

donne l'endurance et la résistance. Ça a toujours été un peu mon problème. Parfois je faisais une ou deux routines de Caruso par jour, ça ne prend que 1 demi-heure ou 40 minutes. Je ne faisais pas de gammes, je jouais surtout avec les disques ou alors seul, j'improvisais sur des grilles.

J'ai presque 80 ans, et je me rends compte que c'est dur, les voyages me fatiguent beaucoup, je n'ai pas envie de jouer tout le temps, j'ai envie d'être à la maison, de lire, d'aller au cinéma... et puis de toute façon, l'été je joue beaucoup plus que 5 ou 6 fois ! Mais aussi maintenant que j'ai ce nouvel instrument, je suis très content d'être à la maison et de pratiquer ! Ça fait 2 ans que je ne joue que le bugle, et ça fait 6 mois que j'ai le Van Laar. Pour moi c'est un vrai plaisir de jouer ça !

Mais tu vois, ces derniers temps il m'est arrivé plusieurs mésaventures...

L'année dernière avec mon groupe, on jouait en hollande et un soir on a fait vraiment un bon concert, nous étions bien ! j'étais en forme sur l'instrument alors j'ai poussé beaucoup... Le matin, en me réveillant j'avais mal à la lèvre, j'ai essayé de poser l'embouchure et je ressentais une douleur très forte. Je me suis regardé dans la glace et j'avais une boule, je ne pouvais plus jouer, le soir j'ai dû annuler le concert. Heureusement il y avait Eric Vloiemans, je lui ai téléphoné et il est venu. Mais après j'avais d'autres concerts, j'ai dû tout annuler, acheter des billets d'avion pour les musiciens pour qu'ils retournent en Italie... Je suis resté sans pouvoir jouer au moins quinze jours. Je suis allé chez un dermatologue, il m'a donné des crèmes, des trucs...

Et puis une autre chose s'est passée... il y a un mois et demi, j'ai joué au festival de Paolo Fresu en Sardaigne, on a fait vraiment un super concert avec mon groupe et Gianluca Petrella. En arrivant chez moi à Milan, je marchais

dans la rue et je suis tombé par terre parce qu'il y avait un truc au sol... et je suis tombé pile ici sur la lèvre, tu vois j'ai encore une marque. J'avais mordu ma lèvre et j'avais un morceau qui pendait... ahahah ! Deux jours après j'avais un concert, j'ai annulé, je ne pouvais pas jouer. Après trois ou quatre jours c'était guéri, j'ai essayé de jouer, mais il ne sortait pas un son ! C'était comme s'il y avait quelque chose sous l'embouchure, comme si mes lèvres avaient perdu la mémoire. J'étais désespéré, j'ai fait devenir folle ma femme, parce que je commençais le matin à tourner en rond et à dire "mais putain ! qu'est-ce qu'on va devenir ?" après deux semaines, toujours pareil, pas un son ! J'ai appelé un ami magnifique qui est un grand tromboniste à piston qui est à Rome et qui a 90 ans, il a beaucoup d'expérience. Je lui ai demandé quoi faire au téléphone, je lui ai dit "écoute ça ! il y a rien ! pffffff!!!" Après ça a commencé à revenir. Mais hier soir c'est seulement le cinquième concert que je fais après cette histoire. Quand j'ai recommencé, j'ai dû pratiquer beaucoup, car j'avais un concert difficile en duo ! Avec Bollani ! En duo c'est très difficile, il faut jouer beaucoup. C'était dans un grand théâtre, sold out ! J'étais très nerveux, mais ça a très bien marché. Le jour après j'avais un autre concert et après j'avais un autre duo avec Danilo Rea, et après, c'était hier, donc ça fait 4 !

YL : J'ai vu il y a dix ans un de tes concerts en duo avec Stefano Bollani, j'en garde un très bon souvenir !

ER : C'était l'époque où on jouait tout le temps ensemble. Bollani est un musicien monstrueux, il sait tout faire ; Il fait des concerts avec l'orchestre de la Scala, il a joué le concerto en sol de Ravel il y a peu de temps !

YL : Tu peux me parler du disque avec Ran Blake "Duo en noir"? J'aime beaucoup!

ER : Ran Blake, oui, c'est un fou furieux, tu ne peux pas imaginer! C'est un mec très intéressant et aussi très spécial, il a besoin de quelqu'un qui s'occupe de lui tout le temps...

YL : Le disque que vous avez fait est vraiment réussi.

ER : C'est le disque le plus court de l'histoire! ahahah!

YL : Ce ne sont que des petites formes, tu ne joues quasiment que les mélodies, il n'y a pratiquement pas de solos... Vous aviez prévu ces formes courtes pour l'enregistrement?

ER : Non, on avait décidé des morceaux, c'est tout. Il y avait des morceaux que je n'avais jamais joués, comme "The Girl Next Door", je le connaissais juste, car je l'avais écouté par Chet. On a joué et enregistré comme ça dans un club...

YL : J'aime la façon dont il accompagne, on ne reconnaît parfois plus le morceau!

ER : ahah, oui, il est différent!

YL : On a vraiment l'impression que c'est scénarisé!

ER : Rien n'est prévu pourtant... peut-être on s'est vu le jour avant, mais je ne suis pas sûr... On a fait juste une sorte de sound check durant lequel on a regardé à peu près... Mais je ne sais pas pourquoi ce disque est si court... sur le moment, on a dû penser que c'était assez! C'est un gars très sympa. Mais il faut vraiment qu'il y ait quelqu'un avec lui tout le temps, car s'il doit aller d'ici à là-bas, il terminera certainement son chemin n'importe où!

YL : Réécoutes-tu tes enregistrements?

ER : C'est très rare, mais oui parfois! Lorsque j'écoute mes disques, j'ai une

tendance à me mettre dans une tension terrible en attendant l'erreur dont je me souviens! (rires) Il y en a un que j'ai quand même réécouté récemment, c'est Easy Living! J'adore ce disque avec Petrella et Bollani...

YL : Que penses-tu de ton disque "Tati"? Je le trouve personnellement très beau et très zen.

ER : Oui, c'est vrai c'est très beau! Mais ça a été un disque difficile! C'était un peu tendu... Il y avait des nouveaux morceaux à moi, écrits spécialement pour le disque, comme Cornettology et Tati... Je me souviens qu'avec Stefano Bollani nous sommes arrivés à New York la veille de l'enregistrement et nous sommes allés dans un studio pour jouer une fois les morceaux. C'était nouveau pour tout le monde, et c'était un de ces studios avec un son très mat, mais vraiment mat comme tu ne peux pas t'imaginer, mais tu le sais, pour nous les trompettistes c'est la mort! Moi après deux minutes je ne pouvais plus jouer, catastrophe... j'ai donc renoncé à la répétition et nous sommes arrivés comme ça le lendemain en studio... J'adore Manfred Eicher, je le considère comme un producteur génial! En fait c'est Manfred qui a eu l'idée de ce disque et de cette formule avec Paul Motian sans contrebasse. J'avais enregistré auparavant Easy Living dans cette formule avec Bollani et Roberto Gatto, sans solo, et nous étions tellement contents du son et ça a beaucoup plu à Manfred. Parfois Manfred a ses humeurs, s'il arrive avec des préoccupations, l'ambiance peut se tendre, s'il fait trop chaud, ou trop froid... il peut aussi décider des choses sur certains morceaux... ça crée des tensions... puis parfois, tout va bien et c'est très détendu. Pour Tati, il adorait tout ce que nous faisons, tout allait bien pour cette séance. Moi, par moments, j'avais des doutes et lui il disait que c'était parfait!

Quelques références discographiques citées plus haut :

Enrico Rava "Easy living" – (ECM records) 2004 avec Gianluca Petrella, Stefano Bollani, Roberto Gatto et Rosario Bonnacorso

Enrico Rava "Tati" – (ECM Records) 2005 avec Paul Motian et Stefano Bollani

Enrico Rava/Ran Blake «Duo en noir»-(Between the lines) 1999

Steve Lacy "Sortie" avec Aldo Romano, Kent Carter et Enrico Rava (Polydor) 1966

Steve Lacy "The Forest And The Zoo" Enrico Rava, Johnny Dyan et Louis Moholo. (ESP label) 1967

Enrico Rava "Il Giro Del Giorno In 80 Mondi" (Black Saint) 1976

Enrico Rava quartet "Jazz in Italy" (Cetra) 1960

Et aussi à écouter :

Enrico Rava quartet avec Roswell Rudd, Aldo Romano et JF Jenny-Clarke (ECM Records) 1978

Enrico Rava "New York Days" (ECM Records) 2009 avec Paul Motian, Mark Turner, Stefano Bollani et Larry Grenadier

Enrico Rava "Wild Dance" (ECM Records) 2015

DANS L'ATELIER DE LUTHERIE ABC MUSIQUE

Par Philippe Desmond,
Photos Philippe Marzat



Des instruments de collection

Les musiciens sans leurs instruments ne seraient rien, ceux-ci sans des personnes de métier pour les entretenir ne seraient pas grand-chose. Justement Action Jazz vous emmène dans l'atelier de luthiers d'instruments à vent. Stéphane Barra et Thierry Clerjoux nous reçoivent dans cette vieille bâtisse tout près du Conservatoire de Région de Bordeaux, ce qui n'est pas un hasard.

Quand on entre dans la boutique puis l'atelier, on est de suite projeté hors du temps. Nous voilà chez des maîtres artisans d'art, ils en ont le titre, quasiment pas de machine, un nettoyeur à ultrasons tout de même, ici tout se fait à la main. Des dizaines d'instruments à vent, certains en état d'autres dans leur vieux jus, décorent l'endroit. Ici un trombone de cavalerie à la forme inhabituelle, là un vieux contrebasson très rare, chef d'œuvre de bois et de cuivre. Partout des trompettes, des cors, des tubas, des flûtes, des saxophones. Voilà justement un Selmer, un alto de 1941 à la gravure manuelle de dentelle, un baryton; voilà un baryton de 1867 de chez... Adolphe Sax. Son brevet d'invention date de 1846, des améliorations ont déjà été apportées et si depuis l'instrument a certes évolué, tout était déjà en place. La forme, le bocal, l'embouchure, les cheminées, encore soudées à l'époque, les clés, les axes... La gravure mentionne que la manufacture est fournisseur de l'armée de l'Empereur, Napoléon III bien sûr. Une collection qui n'en est pas vraiment une, car ici on travaille et du travail il y en a.

DE L'ARTISANAT D'ART DE TRADITION

Les clients sont nombreux, le Conservatoire, l'Orchestre de Bordeaux, les nombreuses harmonies et bien sûr les particuliers, amateurs ou professionnels, classiques ou jazz. Les cuivres viennent se faire débosser, leur vie est parfois dure, ça bouge un musicien. Pas de gros entretien pour les cuivres, leur mécanique est simple, des tuyaux, des pistons. Pour les débosser, des billes calibrées qu'on pousse dans les tubes avec des outils flexibles ou des masselottes qu'on fait avancer par secousses, des brunissoirs, des mandrins, des piges... et surtout beaucoup de patience et de minutie. Ici un cor à palettes qui est passé sous une voiture; peu d'espoir de le sauver, il valait pourtant près de 10 000 €. Pour les cuivres beaucoup de carrosserie donc, pour les sax aussi, mais surtout de la mécanique. Thierry nous précise d'ailleurs que ceux qui traitent le mieux leurs saxophones sont ceux qui en ont quelques notions. Cet instrument est en effet très complexe. Les ouvertures des cheminées, ces trous perpendiculaires au corps, doivent être parfaitement planes, les tampons qui les ferment ne pas avoir de fuites. Avec notre climat humide, on préfère chez ABC les tampons à résonateur plastique, les autres en métal s'oxydent et l'oxydation se propage, aux ressorts, aux axes. Les clés, qui servent à ouvrir et fermer, doivent être douces et fermes à la fois. Leur nombre a augmenté depuis l'invention du sax, des "facilités" ont été rajoutées tout en améliorant l'ergonomie. Ainsi les instruments sont plus rapides à jouer, mais aussi plus lourds qu'autrefois. Stéphane nous précise qu'un saxophone n'est jamais juste sur toutes les notes, et une trompette qui ne l'est pas ne le sera jamais! Tout vient du premier tube, entre l'embouchure et le premier coude, il est co-

nique à l'intérieur et quasi impossible à retoucher. Plus de fabricant français de trompettes, la marque Courtois, le fabricant historique depuis 1789, est désormais allemande et fabriquée là-bas. Pour les saxophones Selmer et Buffet-Crampon eux restent toujours français. ABC restaure aussi les clarinettes, leur mécanique bien sûr, mais aussi le bois. Une fissure peut être vaincue par de la résine ou... du fil de carbone. Quand la technologie rejoint la tradition. Ils sont trois dans l'atelier, mais pas spécialisés sur un type d'instrument, la transversalité des compétences est importante, passer d'une flûte à un tuba ou une trompette est au contraire enrichissant et peut provoquer des interactions de méthodes.

AVANT TOUT DE LA PASSION

Stéphane et Thierry sont deux passionnés, pour un tel métier impossible de faire autrement. Ici on est loin des SAV des grandes marques, tout est personnalisé. En plus côtoyer des musiciens de très haut niveau permet de ne pas s'endormir sur son métier. Pas de vente d'instruments neufs non plus, que de l'occasion entièrement révisée et testée. Thierry nous raconte qu'il n'a jamais voulu vendre du neuf, guider un client vers un instrument parce que le constructeur propose une marge plus importante ce n'est pas pour lui, c'est tromper. Il tient à garder son indépendance et défendre son éthique. N'a-t-il pas dans un passé déjà lointain refusé des collaborations intéressées de professeurs qui, moyennant un pourcentage, proposaient de lui envoyer leurs élèves. Mais cette époque est terminée nous rassure-t-il.

Alors, maintenant quand vous verrez des musiciens jouer pensez à ceux qui, au fond de leur atelier, leur permettent d'exprimer avec justesse leur talent.
<http://abc-musique.fr/>



MARDI 9 AVRIL
À LA SUITE DE LA PROJECTION DU FILM
BLUE NOTE RECORDS : BEYOND THE NOTES

[SOIRÉE SPÉCIALE]
BLUE NOTE RECORDS
DJ-SET ZIMPALA

AU CAFÉ MANCUSO
À DEUX PAS DU CINÉMA UTOPIA : 24 RUE RAVEZ

22h 30 -
GR

Mancuso
CAFÉ AUDIOPHILE

musical
écran

BEYOND THE [BLUE] NOTES

Par Dom Imonk, Photo Philippe Marzat

Musical Écran, festival de films musicaux, vivait cette année sa 5^e édition, organisée par la très dynamique association **Bordeaux Rock**, qui compte dans ses rangs José Ruiz (président), Richard Berthou (vice-président), mais aussi Aymeric Monségur (programmation) et Élodie Raso (communication). Le 27 janvier s'est d'ailleurs achevé le 15^e festival Bordeaux Rock. Plus de 5000 spectateurs! Difficile d'oublier le concert fulgurant de Thurston Moore à la salle des fêtes du Grand-Parc! Raison de plus pour s'intéresser à Musical Écran qui, cette année, proposait du 07 au 14 avril plus d'une vingtaine de films, dans (presque) tous les styles, principalement au cinéma l'Utopia, et dans quelques autres lieux bordelais. Ce fut complet quasiment chaque soir. Un franc succès attirant près de 3000 aficionados! Il y avait en parallèle huit films en compétition et c'est finalement "Where are you, João Gilberto?" de Georges Gachot qui s'est vu décerner le grand Prix du Jury, présidé par Ariel Wizman, alors que "Daniel Darc : Pieces of my Life" de Marc Dufaud et Thierry Villeneuve, recueillait le prix du public.

Nous étions présents le mardi 09 avril dès 18 h 30 à l'Auditorium de la Bibliothèque de Mériadeck, pour découvrir en avant-première "**Milford Graves Full Mantis**". Un film passionnant consacré à ce batteur et percussionniste, qui a notamment collaboré avec John Zorn, acteur phare de l'avant-garde new-yorkaise. Citons les organisateurs : "Acupuncteur, professeur, il est à l'origine du "Yara" un art martial inspiré du Kung Fu Tang Lang (Full Mantis) et des danses traditionnelles de l'Ouest africain. Il étudiera aussi le cœur humain afin de comprendre le potentiel de guérison de la "heart music". Voilà, tout est dit!

Direction l'Utopia pour assister à la projection de **Beyond the Notes**, que

j'ai eu l'honneur de présenter, aux côtés de José Ruiz, président du festival, que je remercie sincèrement. Ce film rend grâce à **Blue Note Records**, qui fête ses à peine 80 ans cette année! Notons que Sophie Huber, la réalisatrice d'origine suisse, avait en 2012 réalisé un documentaire sur Harry Dean Stanton "Partly fiction", l'un des héros de Paris Texas de Wim Wenders (Palme d'or Cannes 1984).

L'histoire de Blue Note c'est celle de deux passionnés de jazz, Alfred Lion et Francis Wolff, qui en 1939 ont fui l'Allemagne nazie, pour s'établir à New York, où ils ont fondé ce label, avec un troisième acolyte, Max Margulis, bientôt rejoints par le légendaire ingénieur du son Rudy Van Gelder et le graphiste visionnaire Reid Miles, qui savait si bien mettre en valeur les magnifiques photos de Francis Wolff, Alfred Lion étant le grand dénicheur de talents, écouteur de l'âme des musiciens.

De 1939 aux années 70, ce seront les "40 glorieuses" du label.

Blue Note Records signe alors nombre d'artistes, devenus des légendes, qui ont chacun tracé de nouvelles voies dans le jazz. Impossible de tous les citer, mais quand même, Sydney Bechet, Thelonious Monk, Art Blakey, Sonny Rollins, Cannonball Adderley, Dexter Gordon, Johnny Griffin et même Miles Davis et John Coltrane, sont passés par Blue Note en cette bouillonnante période. Après l'ère swing-blues, on est passé sans complexe au be-bop, au hard-bop, et même aux racines du jazz-soul, comme avec Horace Silver et son "Song for my father" ou Lee Morgan et son "The Sidewinder", deux disques qui furent au hitparade! Sans oublier Lou Donaldson dont le titre "Ode to Billie Joe" fut bien plus tard samplé par les hip-hopers. Le free-jazz a aussi eu sa place, avec des géants libertaires tels que Don Cherry,

Eric Dolphy, Ornette Coleman et Cecil Taylor dont l'album "Conquistador" me pousse à lui dire que "tu m'as conquis je t'adore!" (Tiré du morceau "S.O.S. Amor" d'Alain Bashung). Entre-temps, le modal s'est échappé du fabuleux quintet sixties de Miles Davis (sur CBS), avec l'arrivée d'Herbie Hancock et Wayne Shorter, auteurs de disques somptueux tels que "Maiden Voyage" pour l'un et "Speak no evil" pour l'autre, assortis des pochettes surréalistes de Reid Miles, mais il y en aura tant d'autres de ces deux-là! Les années 60/70, ce sont aussi les revendications d'un peuple qui souffre, qui n'en peut plus du racisme et de la répression aux USA, les fondateurs de Blue Note et certains de leurs artistes entendent cela et soutiennent le mouvement : Jackie McLean "Let freedom ring" et "Right now!", Lee Morgan "Sonic boom", Herbie Hancock, dont "The Prisoner" est un hommage à Martin Luther King qui vient d'être assassiné. Les seventies frémissent aussi de nouveaux rythmes et en particulier du jazz-funk, ou jazz-rock, comme on voudra. Miles Davis a déclenché l'incendie chez CBS, mais chez Blue Note on réagit, avec des brûlots d'albums tels que Donald Byrd "Electric Byrd" ou "Places and spaces" produit par les Mizell bros, Eddie Henderson "Heritage", Alphonse Mouzon "Sunflower", et bien d'autres de Freddie Hubbard, de Lonnie Smith... On parle beaucoup des hommes, mais des musiciennes de renom furent signées comme Sheila Jordan, plutôt très jazz, Marlena Shaw, plutôt très soul et Bobbi Humphrey, plutôt très groove. C'est ça aussi Blue Note, ouverture grand angle, sans œillères, sans préjugé. Mais trop de liberté coûte de l'argent et vers la fin des seventies, jusqu'au milieu des eighties, il y a du vague à l'âme au sein du label, d'autant qu'Alfred Lion ayant pris sa retraite en 1967, et Francis Wolff ayant rejoint le paradis des pho-

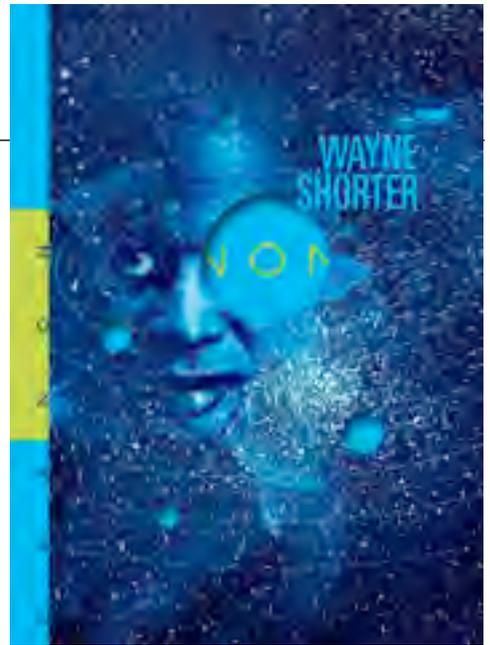
tographes en 1971, le cœur et l'inspiration n'y étaient peut-être plus.

Eighties, nineties, l'effet Lundvall!

C'est donc Bruce Lundvall qui reprendra les rennes en 1984, assisté de son fidèle Michael Cuscuna. A cette époque, nous sommes en pleine émergence du hip-hop et du rap dans les banlieues, le Bronx notamment. Herbie Hancock a déjà capté la tendance et sort (ailleurs) des albums qui feront date comme "Future shock", "Perfect Machine" et autre "Sound System". Bruce Lundvall a très vite compris et a le nez de signer "US3" qui fait un carton dans les charts, une nouvelle voie (voix) pour les jeunes des banlieues, musique de ralliement à laquelle ils s'identifient. Mais les musiciens français du genre l'intéressent aussi et St Germain (Ludovic Navarre), ou Erik Truffaz, rencontrent aussi un gros succès, ce dernier alliant son jazz subtil à la voix du rappeur Nya (Album "Bending new corners"). En parallèle, le label accueille de magnifiques chanteuses comme Cassandra Wilson, qui rendra de vibrants hommages à Robert Johnson et Miles Davis, Diane Reeves la "volcanique", la très touchante Kandace Springs, nouvelle princesse soul, et le "cas" Norah Jones, succès international, grande découverte de Bruce Lundvall. Les chanteurs ne sont pas mal non plus : Bobby McFerrin, Gregory Porter, José James, Kurt Elling... Et puis n'oublions pas d'autres prestigieuses signatures jazz parmi lesquelles Joe Lovano, ainsi que notre Michel Petrucciani national, avec des disques majeurs comme "Music" et "Power of Three", réunissant autour de lui Jim Hall et Wayne Shorter. Le jazz continue d'évoluer et, grâce aux efforts et à la vision de Bruce Lundvall, Blue Note avait su se replonger dans ce vivifiant courant créatif, comme à ses origines.

Bienvenu dans le III millénaire !

Au début du 21^e siècle, l'entrée du pianiste Robert Glasper a encore plus accentué ce processus, car c'est avec lui que le hip-hop a acquis ses lettres de noblesse, en devenant une branche réellement évolutive du jazz, le propulsant vers le futur. C'est un mouvement qui va bien au-delà de la musique. L'écoute et le respect de l'autre, la perception des désirs de toute une génération, une sorte d'humanisme bienveillant, qui capte l'urgence, comme au tout début du hip-hop dans le Bronx. Parole donnée aux petits mecs des banlieues, qui n'ont que leurs platines, leurs ghetto blasters et leurs gueules pour dire les choses. Toute une filière d'artistes se forme ainsi, dans laquelle on va découvrir Marcus Strickland, Greg Osby, Ambrose Akinmusire, Terrace Martin, Derrick Hodge, Lionel Loueke... Tous auteurs de passionnants projets, aidés en cela par l'oreille et le cœur du producteur Don Was, qui a repris le flambeau du label depuis 2012, et dont le flair et l'esprit sont tout aussi inspirés que ses prédécesseurs. Dans Beyond the Notes, tous ces musiciens évoquent leur musique de façon très émouvante, et avec un infini respect, toutes différences d'âges s'effaçant. Herbie Hancock et Wayne Shorter sont là, rayonnants et en phase totale avec la "new generation". Ce dernier était d'ailleurs revenu aux affaires début 2000 à la tête d'un époustouflant quartet formé avec Danilo Perez (piano), John Patitucci (contrebasse) et Brian Blade (batterie). Il est depuis peu de retour chez Blue Note, avec deux live magistraux : "Without a net", puis le tout récent "Emanon", qui signifie "no name" à l'envers. Trois cd miraculeux de liberté et d'invention, dont un enregistré avec l'Orpheus Chamber Orchestra, assortis d'un riche booklet de pages colorées, comme des tags rythmés, ornés de



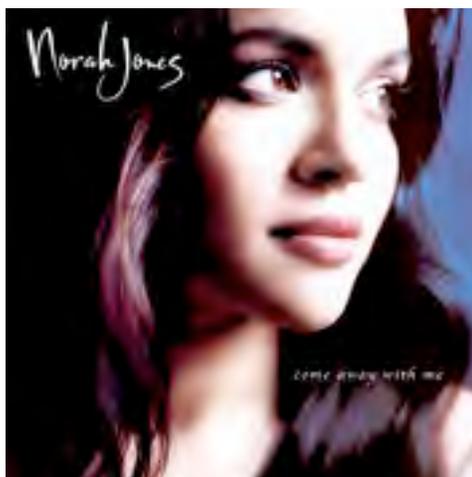
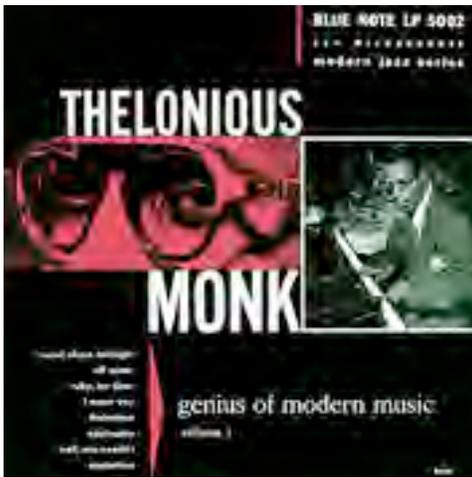
notes philosophiques. "No name", référence à Miles Davis qui disait de ce qu'il jouait "Call it anything", au sortir de son concert en 1970 à l'Île de Wight. Musique de paix et d'ouverture, c'est bien ça Blue Note, vivre intensément, en y intégrant le passé et en faisant déjà du présent, le futur.

Wayne Shorter rapportait récemment cet échange avec Danilo Perez, avant un concert : "Nous ne répétons pas Wayne ? Mais non, pourquoi veux-tu répéter une musique qui n'existe pas encore ?"

Vous avez compris, courez voir Beyond the Notes dès qu'il sortira, c'est vital ! Enfin, procurez-vous le Jazz Magazine de mars dernier, où les éminents journalistes Lionel Eskenazi et Jean-Pierre Vidal proposent un riche dossier sur les 80 ans de Blue Note, assorti d'une playlist de 80 "pépites", et d'un cd de 5 titres plutôt blues, savamment compilé par Franck Bergerot, rédacteur en chef de cette illustre revue.

Musical écran viendra fleurir le printemps 2020 de sa 6^e édition, alors ? On s'y retrouve ?

Par Dom Imok



METS TA NUIT... DANS LA MIENNE # 3

photos Alain Pelletier



THÉO CECCALDI



FANTAZIO



SYLVAINÉ HÉLARY



LINDA OLÁH



SÉVERINE MORFIN



ANGELA FLAHAUL

METS TA NUIT... DANS LA MIENNE # 3

En l'espace de trois ans, les soirées "Mets ta nuit... dans la mienne" du Théâtre des Quatre Saisons de Gragnan sont devenues un rendez-vous incontournable pour les amoureux de la note libre. En ce début de printemps, Marie-Michèle Delprat (directrice) et Philippe Méziat (programmation), ont encore concocté un programme éclairé, où liberté, novation et fidélité ont encore un sens. Ainsi, c'est le tromboniste Fidel Fournayron et son Ensemble cubain qui ont ouvert cette édition avec *¿ Que Vola ?* On se souvient de son lumineux passage ici-même l'an passé, avec le trio Un Poco Loco, et de son disque "Feelin' pretty" enregistré en ce lieu. Un peu plus tard, nous avons pu assister à un concert de *¿ Que Vola ?* à la Caravelle de Marchepierre, le choc ! A ce qu'on nous a dit, ce fut également le cas pour cette première soirée, ce dont on se réjouit. Cela augurait bien de la réussite de celles qui allaient suivre, dont voici les retours ébaudis.

par Dom Imonk

"Peplum" Fantazio Théo Ceccaldi

**PEPLUM OU UN CONTE
JAZZISTIQUE SUR LA FRAGILITÉ
DU MONDE**

par Anne Maurellet

Il s'agit d'un conte. Bruno Bruno, alias Brbr, passe de ville en ville et absorbe les pensées des autres... pour les révéler : on voit le diable en lui. C'est ainsi qu'il découvre ses propres émotions et observe le monde. Fantazio parle, les jazzmen attentifs s'imprègnent de la transe.

Le diable, forme sur laquelle on peut projeter peur, poisons, menaces, les formes déliquescents, ce qui nous alourdit, ce qui nous empêche de vivre. Après-demain est déjà là. Brbr supporte les changements de température : il est prince et clochard.

Les instruments s'animent, qui raconte ? La musique, le conte.

La musique a pris le dessus.

C'est une poursuite impitoyable : capter la voix. Les mots tournent comme le jeu de chaque instrument : la folie du monde, les craintes, la terreur prennent forme dans cette "enfance aux sortilèges" contemporaine. Les instruments semblent devenir les témoins du siècle, du jugement. Coup de tonnerre en plein midi, branches de chêne et un éclair fait tomber l'arbre. Les assaillants carbonisés laissent une cendre douce au conteur qui déroule l'histoire. La langue italienne roule. Les musiciens attendent par moments. Les mots nous emmènent par le non-sens dans le sens. Imaginer, créer. Les jazzmen absorbés par l'incantation entrent dans le leitmotiv, la répétition. Théo Ceccaldi

attrape les ondulations des langues, le chant entre dans la danse, sautille ; batterie, violoncelle, saxo et piano s'hypnotisent, portés par la voix. Babel musicale, l'absurde donne du sens à la poésie du monde. C'est un conte incantatoire qui électrise les phrases. Fantazio fait naître l'histoire comme un "Magma" sortirait d'un volcan, il passe le relais aux musiciens qu'il détourne ainsi de leur vocation habituelle ; il en fait les instruments de la parole pour qu'ils prennent d'autres teintes, pour qu'ils sortent d'eux-mêmes, nous expulsent aussi de nos habitus... La lave s'étend, nous suivons le nouveau musicien d'Hamelin qui entraîne les enfants fascinés par l'insolite, nous sortant de nos ornières comme le risque chaque jazzman. Aller vers le haut de cette montagne magique, poussés par la force de la rythmique excédée : l'accélération rend fou.

La voix devenue le sixième instrument est prolongée par le violoncelle de Valentin Ceccaldi, les pizzicatos du violon, le grain du souffle du saxo d'Antonin-Tri Hoang, quelques notes du piano de Roberto Negro choisies pour l'apaisement final. S'intéresser alors à la lenteur, à la naissance des images quand les mots les mettent en scène. "Amour indiscible" dit Fantazio, les musiciens posent des notes sur le texte pour y répondre : c'est une douce berceuse amoureuse des objets. On pense à de la délicatesse aussi, une tendresse un peu désespérée, suave comme un couteau acéré dont on touche la lame en y faisant glisser le doigt. "Nous sommes des étrangers" rappelle le conteur. On suit une étrange procession de voix : deux, trois, puis quatre, le piano les ponctuant à nouveau.

On est aspirés dans une boîte pour danser la folie macabre. Sarabande hallucinée, un peu de liberté au bout des pieds, au bout des doigts, le violon de Théo et la contrebasse de Fantazio



virevoltants. Le violoncelle les rejoint, la batterie de Benjamin Flament suit. Petites pulsations, poitrine ouverte, on voit le cœur battre, déborder avec les claviers répétitifs. Comptine en pulsion, accélère, accélère, cours, danse ; finalement, sois joyeux, même un peu désespérément.

Fantazio construit des climats, dénonce la stupidité du monde agité. Le vertige, il raconte le vertige en embarquant le piano, en appelant le saxo pour sa lamentation, en demandant à la batterie les coups du temps. Monde bancal, musique illustrative, dans une étrange et nouvelle beauté. Tic tac, le violon gémit à son tour, douloureux triste, blessé peut-être.

Nous sommes engloutis par une horloge, au pays insolite d'Alice, Fantazio-Lewis Carroll actuel, étonnant, détonant. Prévert aussi serait heureux : inventer les images comme inventer des sons inédits par une musique déroutée, où le jazz ne perd pas le nord ; le tempo naît de l'improbable.

Les univers se sont enchaînés grâce à des compositions habiles, sorte de comédies musicales puisque rien n'empêche de danser au centre de soi : excitation enfantine, délicieux battement du conte... Rêver les yeux à demi-ouverts, conscients mais cherchant une libération par la fantaisie des mots et des sons ; leur expulsion créative.

Comment finit l'histoire ? Les instruments s'hystérisent. "Tu ne vois pas que tu ne vois que ce que tu vois"...

"Glowing Life" Sylvaine Hélary

LA VIE SCINTILLANTE, UNE RELECTURE DE SIDNEY BECHET

par Anne Maurellet

Au démarrage, le quartet angevin inquiète la musique, la désespère, mais la femme qui danse avec les mots empruntés à Eric Vuillard rend la batterie nerveuse et la basse grunge. Des mots illustrés par une musique tourmentée, il y a du No Future dans leur phrasé : une poésie du regret, de l'impossible accord des sons, une musique de décomposition de l'âme. Un étrange maître du jeu, l'orgue Hammond enlumine le poème.

Vient une musique balbutiante : Sylvaine Hélary et sa flûte traversière, la batterie attrapent quelques notes pour nous amener à la basse. Il est encore question d'impossibilité, de chaos intérieur, la basse de Benjamin Glibert accroche cette sorte de poème en liane. L'orgue d'Antonin Rayon et la flûte s'entendent un temps et la voix les poursuit. On nous propose un univers poétique un peu triste, appuyé sur des perceptions fines du monde.

Voix et basse pulsionnelles font rouler un galet, au bord de la mer, cabossé au gré des vagues. Un Beckett surprenant, loin de la question existentielle de l'écrivain.

Joli final où la pudeur étend son intériorité progressivement. Pourtant, un caractère s'affirme là comme un bavardage obsessionnel qui tient sa personnalité de ce qu'il ne lâche pas son but : tenir dans un cycle répétitif que seule la batterie de Christophe Lavergne arrêtera.

nOx.3 & Linda Oláh

par Dom Imonk

Ce concert fut une vraie "rencontre du 3° type", nul doute qu'en direct du paradis des images, François Truffaut aurait pu en témoigner. Philippe Méziat a détecté cet ovni à Tulle, et c'est un miracle qu'il ait pu atterrir dans le jardin des quatre saisons. Trois voyageurs issus de galaxies sonores insolites, et une fée, conteuse d'histoires lointaines, en sont descendus. C'est en effet l'impression d'un langage venu d'ailleurs qui s'est révélée dès les premières nappes, s'étendant en fines strates bruitistes, et en voix off. Au fur et à mesure que les thèmes se développaient, avec leur singularité, nous ressentions que de surprenantes réponses nous étaient faites, à des questions que nous ne nous étions même pas encore posées. Comme si quelqu'un, par un moyen mystérieux, avait su scruter nos envies inconscientes. La musique que propose le trio nOx.3 depuis quelques années est passionnante, car sans étiquette, même si l'on peut y détecter des pigments connus, qu'ils revisitent. C'est une recherche de sons neufs, qui s'improvisent à chaque instant, dans un bouillonnement d'idées, mêlant génialement électro, jazz mutant, musique répétitive et post-rock. En fait, ce groupe est un laboratoire furtif, inventeur de vibrations contemporaines et d'ambiances insoupçonnées. Rémi Fox (Saxophones, FX), Matthieu Naulleau (Piano augmenté, moog, FX), Nicolas Fox (Batterie, pads électroniques, FX) et Valérian Langlais (Son), ont ainsi trouvé en Linda Oláh (Voix, FX) l'âme sœur idéale, aussi créative, curieuse et preneuse de risques qu'eux. Suédoise d'origine, son univers et ses improvisations "electro-vocales" se rappro-



Three Days of Forest

par Dom Imkonk

cheraient de celles de Sidsel Endresen et de Maja Ratkje, deux magnifiques aventurières soniques norvégiennes, pour lesquelles aucune frontière des sons ne doit exister. Certes, c'est principalement le disque "Inget Nytt" ("Rien de nouveau" en Suédois) qu'ils nous ont présenté, mais tout a mûri depuis sa sortie en 2018, un an c'est rien, quand s'assemblent de tels témoignages, comme d'infimes plaques tectoniques émotionnelles, en mouvement constant. Chez eux, tout avance, le temps n'a pas de freins.

Lors de ce concert, ils nous ont invités à se joindre à leur funambulisme buissonnier, au travers d'un maquis parallèle. En alternance de climats, on a traversé des clairières éphémères, faussement quêtes, d'où s'échappaient des oiseaux bizarres et des suppliques tourmentées, rendues par un saxophone au lyrisme d'apocalypse, et des murmures fantomatiques. Nous fûmes aussi poussés vers des lieux plus urbains et inquiétants, rythmés par les feux d'artifice d'une batterie au pouls répétitif de cœurs en fuite, et par le piano préparé, dont les humeurs "augmentées" ont captivé l'attention, par accros sensoriels, alliant percussions primales de bois brut, et complexités perchées. Une transe positive, judicieusement enrichie d'un électro garage, où l'on a pu parfois penser à Philip Glass, Steve Reich, Laurie Anderson et à des chansons susurrées des années folles.

Une musique irrésistible!

Le simple fait de savoir que la voix d'Angela Flahault et la batterie garnie d'effets de Florian Satche sont associées aux turbulences païennes du Tricollectif devraient nous rassurer, quoiqu'en cette matière, ce soit un peu comme si l'organisateur de sauts à l'élastique dans le vide, nous garantissait que son câble est fiable. Certes on veut y croire, parce que le risque est grisant, mais ce collectif, on le connaît! Où va-t-il nous emmener ce soir? Le bord de la falaise est proche, le vent soufflera plus de trois fois, mais la soif de découvrir l'emporte sur la perte d'équilibre irrémédiable. Icare, I don't care, alors allons-y! On connaît moins Séverine Morfin, mais les premières notes tirées de son violon alto révèlent un jeu hors du commun. Une pulsation hybride le nourrit d'un mélange déconcertant, fait de rock, par des sonorités abruptes obtenues d'attaques vives et de pédales d'effets, mais aussi de classique aux confins du contemporain, voire d'expérimental débridé. On retrouve ainsi un langage connu chez Théo et Valentin Ceccaldi, présents la veille avec Peplum, ce qui la rend d'évidence "tricot compatible". Et de cela, ce concert, à chaque instant ébouriffant, nous convaincra, tant la complicité entre les trois est grande! L'idée du projet présenté ce soir était de mettre à l'honneur quelques très beaux textes de deux poétesses noires américaines, Gwendolyn Brooks et Rita Dove, et de tenter de traduire en musique leur engagement politique, féministe et antiraciste, avec en arrière-plan sonore, la force et le tumulte de ces luttes, en particulier dans les années 70. Nous avons déjà

pu apprécier le chant réjouissant d'Angela Flahault, dans le truculent "Tribute to Lucienne Boyer" du Grand Orchestre du Tricot. Mais là, le ton change, c'est à une chanteuse engagée à l'énergie rock, voire slam/rap, que nous avons affaire. On sait de plus qu'elle a étudié le lyrique, et qu'elle aime Phil Minton, Joëlle Léandre et Claudia Solal. Et par certaines intonations, on la sentirait même assez proche d'une Björk, voire furtivement d'une Meredith Monk! Allez savoir! Sacré mélange, d'autant qu'en plus par moments, d'une pop décalée fusent des sifflements, des cris déjantés, suivis de chuchotements ou de plaintes crépusculaires, qu'on dirait presque échappées de chœurs d'église. C'est captivant de la voir ainsi envoûtée par les textes, et de les porter avec une telle ferveur, tout en gardant une fraîcheur et une décontraction étonnantes. Tous ces changements d'humeurs et de climats, ces breaks et passages répétitifs, sont portés par les touches incisives de Séverine Morfin, décrites plus haut, mais aussi par Florian Satche dont l'inventivité et le drive à toute épreuve sont impressionnants! Maître ès polyrythmie, ayons toujours à l'esprit ses fulgurances au sein du Tricot, "Toons", "Marcel & Solange", "Petite Moutarde"... C'est un concours Lépine de batterie à lui tout seul, vu l'originalité des outils percussifs "maison" qu'il utilise, ses pédales d'effets, et l'alchimie de gestes qui en accompagne les impacts. Un "imaginacteur" musical, au même titre que ses deux collègues, ainsi que ceux du groupe qui les a précédés. Une soirée d'exception, dont on ne ressort pas indemne, et c'est tant mieux! Soyons heureux que de telles programmations puissent encore exister, et permettent ainsi de révéler de tels musiciens. Un grand merci à qui de droit, et surtout, à l'année prochaine pour la 4^e édition!



FÉLIX ROBIN

Propos recueillis par
Anne Maurellet
photos Alain Pelletier

Quel a été ton itinéraire? Autrement dit, quand as-tu commencé la musique et quels choix as-tu fait ?

J'ai commencé les percussions à cinq ou six ans, j'étais fasciné. À la base, je voulais faire de la batterie, il y avait des portes ouvertes de toutes les classes dans l'école de musique où j'étais, et je suis tombé amoureux de la percussion, ces instruments étaient magiques.

Je suis allé voir un ensemble de percussions "Le vent des percussions" : j'ai été fasciné par ça, c'était les plus vieux de mon école de musique, un ensemble extraordinaire.

Du coup, j'en ai fait pendant 15 ans, j'ai travaillé avec Christophe Michon, en Vendée, qui était magnifique, rigoureux, je lui dois énormément, il m'a appris à être autonome, impliqué!

Après, j'ai fait une pause pour faire des études de psychologie où j'ai d'ailleurs pu découvrir réellement le jazz, du new orleans en passant par le bebop, etc. J'ai tout de suite adoré cette esthétique avant même d'en jouer, l'improvisation me fascinait.

Je suis arrivé à Bordeaux il y a 5 ou 6 ans en percussion classique et à la fac de musicologie. Je me suis concentré sur des instruments mélodiques et harmoniques et peu à peu sur le jazz. J'ai travaillé avec acharnement le vibraphone parce que c'est un instrument rare, fantastique avec énormément de possibilités. C'est un son pur,

particulier qui permet une recherche permanente, de s'intéresser au phrasé, aux dynamiques de volume, d'attaque... Peu à peu j'ai incorporé le marimba et le balafon dans mes projets, apportant une fraîcheur au timbre.

Voilà maintenant un an que je suis intermittent en parallèle de mes études au conservatoire de Bordeaux en jazz avec Julien Dubois, personne extraordinaire qui a fait du département jazz à Bordeaux quelque chose de très très solide où les études sont certes longues, mais très agréables!

Quels sont les musiciens qui t'influencent ?

J'ai d'abord découvert Milt Jackson, je l'ai beaucoup écouté, pour moi il est un des plus grands et restera un des plus grands. J'ai aussi écouté beaucoup Lionel Hampton, Bobby Hutcherson, Steve Nelson, puis je me suis orienté sur le jeu à 4 baguettes avec l'expert Gary Burton, et son album *New Vibes man in town*, incroyable musicien qui a donné beaucoup au vibraphone en 4 baguettes. Aujourd'hui, j'écoute beaucoup les actuels : Warren Wolf, Stefon Harris, Joe Locke et dans les plus jeunes Joël Ross. Bien sûr, je n'écoute pas que des vibraphonistes, mais forcément ils nous aident à nous construire. Par exemple au piano, j'ai beaucoup écouté Bill Charlap, pianiste incroyable, ou Aaron Parks, plein d'autres encore, tout ce qui est fait

QUARTET
LIBRE



actuellement par ce courant new-yorkais me plaît énormément : c'est incroyable à quel point cette musique est riche et en renouvellement continu.

Tu aimerais travailler avec quels musiciens et avec qui travailles-tu ?

Christian McBride, Ari Hoenig et Bill Charlap... ! Plus sérieusement, je veux travailler avec n'importe qui d'impliqué, tout le monde a à m'apprendre... J'ai eu la chance de rencontrer Thomas Gaucher par exemple. Il m'a motivé pour travailler sur des arrangements et ses superbes compositions, ce qui m'a beaucoup apporté, c'est devenu le groupe "Capucine". J'ai voulu faire un autre groupe, et comme j'ai fait beaucoup de percussions africaines, dans l'esprit de David Patrois avec Another trio, on a décidé de travailler ensemble, Mathis Polack, saxophoniste et Paolo Chatet, trompettiste : on a monté V.E.G.A. On a travaillé avec Nico Girardi aussi depuis septembre. En parallèle, je joue dans une pièce de théâtre en duo avec Isabelle Chevallier. J'adore faire de la musique pour la musique, mais j'adore travailler avec une voix, une expression corporelle. Un projet de ciné-concert n'a pu aboutir, à partir d'un film de 1982 "Koyaanisqatsi" qui n'a pas de paroles, mais qui laisse part à l'imagination et dénonce la société de masse, l'urbanisation, etc, mais ça n'est pas un film dit grand public et pour les droits c'était compliqué. À suivre. J'adore tout art qui peut être lié à la musique : dessin, théâtre, cinéma... Après, je suis également résident dans pas mal de lieux (résident c'est-à-dire j'y joue au moins une fois par mois), cela me permet de jouer avec beaucoup de gens différents et ainsi, je suis chanceux de jouer autant. Les gens n'écoutent pas toujours, car j'ai aussi beaucoup d'hôtels ou de restaurants étoilés où c'est une musique d'ambiance, mais en attendant, on fait de la musique, on joue avec plein de gens

différents, on bosse des trucs, etc. Ça nous sert à tous ! Il faut essayer de créer des dynamiques où le jazz moderne vit et c'est compliqué à Bordeaux, il n'y a pas de vrais clubs de jazz, où le jazz moderne est représenté, à part peut-être le Quartier Libre qui est le seul qui programme plein de projets. C'est donc à nous de créer les lieux, les rencontres pour ce jazz dit moderne ! C'est comme ça que j'ai fait venir Dawid Toklowicz, saxophoniste polonais que je ferai revenir avec Étienne Manchon (pianiste toulousain) en octobre. Quand on est jeune avec un projet de jazz moderne, s'il marche, un projet qui tourne, c'est entre 5 et 10 fois par an dans des conditions décentes. C'est hyper dur : si tu n'es pas connu, tu galères, même à Paris en fait, c'est difficile aussi pour d'excellents musiciens. Il faut se rendre crédible auprès des programmeurs, même s'ils me connaissent. Il y a tellement de musiciens qui sont extraordinaires et qui galèrent à être programmés, c'est fou, ça ne choque personne de voir tous les ans les mêmes musiciens sur les festivals, commerciaux ! C'est pour cela que des collectifs se créent, à Bordeaux avec Hello Buddy (regroupant Robin and the Woods, V.E.G.A., Capucine, etc.), il y a également le collectif Deluge. Les gens commencent de plus en plus à travailler ensemble et réunir leur force.

Comment vois-tu ton avenir musical ?

J'avais le choix de partir à Paris pour tenter les concours et je me suis dit que j'allais rester encore un an à Bordeaux. J'ai beaucoup de concerts et d'opportunités l'année prochaine qui m'empêchent un peu d'aller faire un Pôle supérieur à Paris ; je vais aller en Pologne, à la Réunion, et à New York, donc je préfère rester à Bordeaux pour voyager, créer, tourner, etc.

Je pense qu'il y a d'autres étapes avant Paris, j'aimerais beaucoup aller

à Amsterdam, ou Berlin, peut-être pourquoi pas New York, on verra les opportunités, et quelles écoles m'acceptent aussi... En tout cas, continuer à vivre de la musique et de progresser chaque jour !

Ton jeu est lié à la poésie, il me semble...

J'essaie quand je joue un thème puis les solos de me mettre en espèce de méditation, après il y a transe ou pas, qu'importe. Je ne pense qu'à ça, et non pas à quel accord il fallait choisir. Penser au moment présent et entendre tout ce qui se passe, sans être dans l'intellectuel. Ne pas jouer tout le temps, jouer sur le silence. Créer des dynamiques et entendre tous les autres instruments : faire attention à ton son, à quelle vitesse tu frappes, le jeu des pédales, construire une phrase d'une mélodie vers une autre. Je ne cherche surtout pas à faire un solo parfait parce que je sais que je n'y arriverai jamais, j'essaye juste de vivre le moment présent, de prendre des risques quitte à ce que parfois ça ne passe pas, mais surtout ne penser qu'au moment présent, l'interaction, le discours. Il faut bosser avec des musiciens qui te plaisent, qui bossent, qui sont dans cette dynamique et surtout ne pas s'autojuger (que ce soit en bien ou en mal).

C'est vrai qu'on entend ça quand on écoute Félix Robin : sa dimension poétique et superbement musicale. Il ne cherche pas à construire un système, mais se laisse porter par le moment présent pour entendre les autres. Travailler sur la méditation pour se connecter avec les autres. C'est vivant, authentique comme Félix ! ça crée une belle fragilité et repousse les frontières de la musique ! On attend la suite, confiants...

Anne Maurellet pour Action Jazz

26 | 27 | 28 JUILLET 2019

ANDERNOS JAZZ FESTIVAL

Depuis 1968

ESPLANADE DE LA JETÉE | JARDIN LOUIS DAVID | PLAGE DU BÉTEY

HUGH COLTMAN

TUBA SKINNY

IEP4TET + STRINGS

FRED NARDIN

CECIL L.RECCHIA

HOT SWING SEXTET

BORDEAUX MASS CHOIR



CONCERTS GRATUITS | FILMS | EXPO

www.andernos-jazz-festival.fr



Communication - Service communication - A. B. B. B.



JAZZ DAY A SAINT MACAIRE

Par Philippe Desmond
photos Patrick Pac

Migrations

LE JAZZ EST NÉ D'UNE MIGRATION

Le jazz est né aux USA d'une migration, une migration forcée, celle de l'esclavage. De tout temps cette musique a eu un fond politique et le projet du Collectif Caravan d'associer Jazz et Migration est donc d'une parfaite logique. Dans la précédente Gazette Bleue un article développe la genèse de cette aventure car c'en est certainement une. Partir à la découverte non de territoire, mais de personnes, ces fameux "migrants" dont certains sont installés depuis quelques mois dans un centre de la petite ville de Saint-Macaire haut lieu de l'activité du collectif.

Des migrants, mais avant tout des êtres humains, avec chacun leur histoire à raconter.

Le Collectif Caravan, association humaniste qui fait bouger culturellement le Sud Gironde et qui est toujours à l'affût pour renouveler ses propositions, ne pouvait que s'emparer de cette arrivée soudaine de jeunes Africains – en majorité – dans ce territoire rural.

Le Jazz Day initié en 2011 par l'UNESCO pour "mettre en avant le jazz et son rôle diplomatique d'unification des peuples partout dans le monde" en était donc le vecteur idéal.

Le Jazz Day dont la date officielle est le 30 avril se tenait ce samedi 27 avril, on comprend aisément pourquoi.

Au programme, débat, exposition de photos d'Alain Pelletier et Philippe Marzat du collectif Blue Box et d'AJ), concerts, créations, rencontres, jam... Précédé tout le mois de concerts à la Belle Lurette, un des QG du Collectif Caravan, il a ainsi démarré en ce début d'après-midi par un débat terrestre

"traversée de frontières". Dans cette terre du Sud Gironde, non loin d'Uzeste on aime bien débattre, échanger. D'ailleurs Bernard Lubat le mutipluridisciplinaire est là, à la "tribune".

Avec lui une philosophe, une scientifique, et deux danseurs dont l'un "ancien" migrant du Sénégal. Il apparaîtra très vite que la notion de frontière est bien floue bien qu'administrativement très réelle. Migrant mot connoté auquel on pourrait préférer celui d'exilé, le participe passé en réduisant un peu le sens, le participe présent plus réel d'exilant n'étant pas en usage, ce qui est dommage. On est toujours en exil de quelque chose. Des témoignages chocs et poignants, pleins d'espoir, mais aussi d'inquiétudes de quelques-uns parmi ces déracinés.

LE MAKARIOS MASS CHOIR

Deux heures riches, mais la musique nous attend. Depuis quelques semaines Monique Thomas, assistée du local Jacky Gratecap, travaille avec ce qui est devenu le Makarios Mass Choir, un ensemble d'une grosse soixantaine de chanteurs et chanteuses dont l'immense majorité est faite d'amateurs. C'est le moment de la restitution, l'examen final devant le public. Pour nous mettre dans l'ambiance Monique va d'abord chanter du gospel musique née de la migration forcée de l'esclavage, on reste dans le thème. Elle est seule au chant, mais avec quatre musiciens, Thomas Bercy (p), Jonathan Hédeline (cb), Eric Pérez Thomas le trio habituel, et un invité Thomas Koenig (sax). La grande classe pour cette magnifique chanteuse, aussi bien dans les blues lents que dans les rythmes enjoués du Gospel et cette fraîcheur dans la présentation. Mais tout le monde attend le chœur, la salle est bondée on est venu écouter et voir le copain, la copine, la sœur, le beau frère, la femme... On ne va pas être

déçu. Petit bout de femme que cette Monique Thomas, mais grande dame de la musique. En peu de temps grâce à sa passion, sa gentillesse, mais aussi son exigence, elle a fabriqué un chœur dynamique et superbe. Du gospel très traditionnel, la base, et un moment de joie et d'émotion vite partagé par la salle entière à qui Monique a même donné une leçon de clap, certains commençant à taper sur le 1 et le 3.

Ah ces Français! Presque trop court, mais il y a encore plein de choses au programme.

Dehors on déguste du vin, on tire la bière, le barbecue chauffe, les conversations s'animent. Le DJ a sorti ses vieux vinyles de jazz, des pépites, le libraire propose une table de bouquins sur notre musique préférée, la pluie redoutée a eu l'élégance de migrer ailleurs, Jacky Gratecap et une partie du chœur chantent Janis et sa "Mercedes Benz", tout va bien.

UN MOMENT BOULEVERSAANT

Mais on nous rappelle dans la salle, pour "One Day, Jazz Day" de la musique et de la danse et surtout un rendu d'atelier avec quelques jeunes exilés. Spectacle bouleversant que cette musique en partie improvisée aux percussions par Yoann Scheidt sur laquelle va danser Thierno N'Diaye le danseur sénégalais pendant que trois jeunes africains, avec leurs mots, leur français encore maladroit nous parlerons d'eux, de leur vie, de leur exil. Quand à la fin Franck Assémat et sa fanfare viendront sur la musique d'Eddy Louiss "le Chemin" (bien sûr) danser et honorer par une ronde ces trois jeunes je ne pourrai retenir quelques larmes. Voir ces trois migrants donc, rejetés il y a quelques mois par quelques-uns puis intégrés et reconnus par la majeure partie, célébrés ainsi était vraiment un choc.



Dehors les keftas cuisent, les bouchons sautent, les verres moussent, tout va toujours bien, très bien même.

DE DJANGO À MC COY TYNER

Mais voilà le concert, les concerts même. On envahit à nouveau la salle François Mauriac ; lui n'a pas beaucoup migré, il habitait tout près.

Tiens on reparle de migration, celle des Roms, ce peuple venu d'Inde qui a ensuite coulé dans les veines de l'Europe et nous mène à "Django le Voyageur" avec David Blasquez (acc), Michel Dedieu (g), Jacky Gratecap (g), Jonathan Hédeline (cb) et David Abeijon (violon). Un concert conférence des plus réussis et bienvenu. Je me disais que ce Django on le connaît tellement qu'on ne l'écoute plus, l'erreur est réparée. Très belle restitution illustrée donc des commentaires et présentations de Michel Dedieu. Du jazz manouche, terme qui est une pure invention pour classer ces musiques dans les bacs de disquaires ou sur quelque affiche, issu du blues dont Django était fan, mais qui peut se décliner aussi en Bossa Nova comme cette compo jouée de Dorado Schmitt ou en ballade comme l'intemporel "Nuages" interprété lui aussi. Drôle de vie, drôle de personnage disparu à 43 ans seulement à qui l'Amérique a ou-

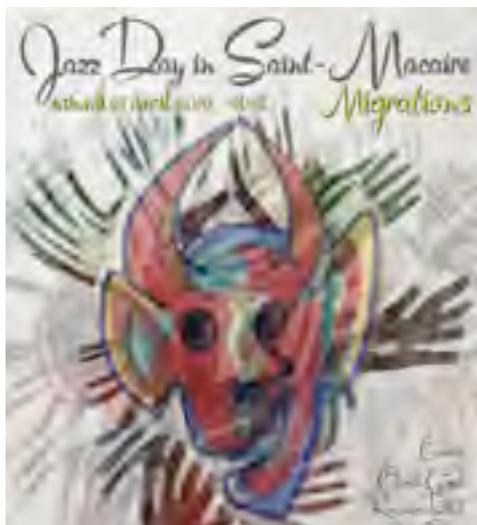
vert les bras, mais qui n'en a pas voulu. Un concert superbe de French Strings avec cette fameuse pompe de guitare, mais pas que, cette finesse enjouée ou mélancolique du violon – la révélation David Abeijon – cette vive rythmique complémentaire de la contrebasse et cette pointe de musette, la vraie, la bonne, de l'accordéon. Un régal de nostalgie bien vivant.

Mais place à "Migrations" du Jazz Continuum Orchestra, une création du Collectif Caravan. Thomas Bercy (p, dir mus), Claude Magne (narration, danse), Thomas Kœnig (st, fl), Jonathan Hédeline (cb), Eric Pérez (bat) et deux invités, Monique Thomas (voc), Franck Assémat (cl, sb). Ponctué par Claude Magne des récits poignants retranscrits des jeunes migrants du centre local, et de sa danse, le concert va nous transporter avec une force singulière vers cet univers de peur, de courage, d'espoir, de détermination, de confiance, de solidarité, d'horreur, de déception... que représente le fait de se décider à quitter son pays pour aller vers son rêve. Après une intro batterie/danse totalement improvisée (une osmose ahurissante, magique) un choix de titres qui comme d'habitude avec eux tombe pile. Mc Coy Tyner pour plu-

sieurs titres bien sûr, Thomas Bercy en a l'étoffe au piano, Dave Holland aussi, Jonathan en suit le chemin, Charles Lloyd pour faire briller Thomas Kœnig, Nina et Dianne pour servir Monique, et un "Walk Spirit, Talk Spirit" final enflammé par le baryton de Franck. Un concert incroyable!

Remercions ce Collectif Caravan et sa cheffe d'orchestre Cécile Royer, toujours prêts à prendre des risques, se remettant en question perpétuellement. Ca s'appelle des artistes. Et maintenant, migrons vers la Belle Lurette pour la jam jusqu'à deux heures du matin. La musique c'est de l'énergie, renouvelable en plus.

**Par Philippe Desmond
photos Patrick Pac**





1 rue Aristide Briand, Cenon
www.lerocherdepalmer.fr

MUSICA PALMER

du MER 22 AU VEN 24 MAI

Musica Palmer met en scène les élèves du Département Musiques actuelles et Jazz dans le cadre de leurs évaluations. d'Orientation Professionnelle.

AVISHAI COHEN

SAM 25 MAI | 20:30

Quand l'un des trompettistes les plus loués de sa génération opère la fusion entre l'esprit rock de Jimi Hendrix et le jazz électrique de Miles Davis...



BORDEAUX MÉTROPLOLE

L'Apollo Bar

19 place Fernand Lafargue
Bordeaux www.apollobar.fr

L'Avant-Scène

42 cours de l'Yser, Bordeaux
<http://barlavantscene.fr>

Bistrot B

228 cours de l'Argonne, Bordeaux
www.bistrot-b.fr

Le Bistrot Bohème

84 rue Camille Godard, Bordeaux
www.lebistrotboheme.com

Le Bistrot du Grand Louis

44, av de Saint Médard, Mérignac
www.grandlouis.com

Le Café des Moines

12 rue des Menuts, Bordeaux
www.cafedesmoines33.com

Can Can

7 rue du Cerf Volant, Bordeaux

Le Chat Qui Pêche

50 crs de La Marne, Bordeaux
www.au-chat-qui-peche.fr

Le Comptoir de Sèze

23 allée de Tourny, Bordeaux
www.hotel-de-seze.com

Le Cottage du lac

19 rue Daugère, Bruges
www.lecottagedulac.fr

Django

13 avenue du Général de Gaulle,
Saint-Médard-en-Jalles

La Grande Poste

7 Rue du Palais Gallien, Bordeaux

Loft 33

51, rue Lucien Faure, Bordeaux
www.loft33.fr

L'Overground

24 rue du XIV Juillet, Talence

Chez le Pépère

19 rue Georges Bonnac, Bordeaux
www.chezlepepere.com

Quartier libre

30 rue des Vignes, Bordeaux
quartierlibrebordeaux.com

Le Rocher de Palmer

1 rue Aristide Briand, Cenon
www.lerocherdepalmer.fr

Le Siman

(7 Quai des Queyries, Bordeaux)

Sortie 13

Rue Walter Scott, Pessac

The Starfish Pub

24 rue ste Colombe, Bordeaux

Le Thélonious

18, rue Bourbon, Bordeaux
thelonious-jazz-club-bordeaux.com

Zig Zag Café

73, cours de l'Argonne, Bordeaux

GIRONDE

Grand Café de L'Orient

Esplanade F. Mitterrand, Libourne

La Belle Lurette

2 place de l'horloge, Saint Macaire
www.bar.labellelurette.com

Café Le Baryton

8 avenue Paul Gauguin, Lanton
www.cafelebaryton.fr

... et consultez la rubrique [Agenda]
sur le site www.actionjazz.fr



www.respirejazzfestival.com

Nouvelle-Aquitaine
Festivals
d'été

11^{ème} Édition

Respire Jazz

Écofestival

JAM
SESSIONS
TOUS LES
SOIRS

28, 29, 30 juin 2019

Paul Lay & Eric Le Lann

Géraud Portal 6tet
Hommage à Ch Mingus

Mélusine
lauréat du tremplin Jazz Migration

Samuel Tessier quartet
lauréat du tremplin Action Jazz

André Minvielle

Big Band du
Centre des Musiques Didier Lockwood

Méta 6tet

Anne Pacéo
Bright Shadows

W-Knobs trio

L'Orphéon MéléHouatts

à l'Abbaye de Puypéroux près de Montmoreau



CHARENTE



SACEM



SPEDIDAM

Charente Libre





Swing Bones

Tribute to François Guin
par Phiippe Desmond

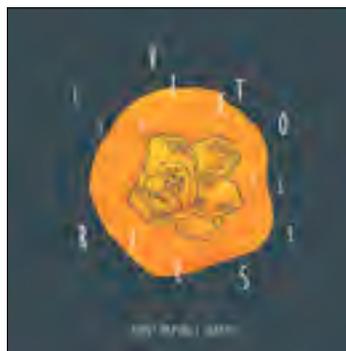
Parmi la quantité industrielle d'albums que nous recevons, j'avoue que celui-ci m'avait échappé, mais au South Town Jazz festival 2019 j'ai eu la chance de voir ce projet sur scène. Un réel bonheur! Le Swing Bones est né d'une rencontre entre le tromboniste Olivier Lachurie et le créateur des Four Bones en 1968, François "Frick" Guin, LA référence de l'instrument pendant des années, en jazz, variété, avec les plus grands en France et dans le monde. Quatre trombonistes, Olivier Lachurie, Baptiste Techer, Jérôme Laborde et Jérôme Capdepon, une section rythmique de choc Thierry Gonzalez (p), Julien Duthu (cb) et Guillaume Nouaux (dr) et une kyrielle d'invités Nicolas Gardel (tr) Robinson Khoury, Rémi Vidal et bien sûr "Frick" lui-même (tb). Des compositions taillées sur mesure ou arrangées pour le cuivre vedette du CD par ce dernier, issues en partie du répertoire des Four Bones. Et oui ce trombone qui se fait voler la vedette par la trompette, il en a des ressources! Connu pour sa puissance bien sûr, ses riffs, mais tellement capable de nuances, de velouté, fier de ces glissandos qui le caractérisent il est un très bel instrument de soliste. Cet album éclatant d'une grande richesse harmonique et mélodique, swingue en permanence et souvent comme un vrai big band quant à sa restitution sur scène c'est un enchantement.



Jérôme Laborde's Big Four

New Orleans
par Phiippe Desmond

Le landais Jérôme Laborde s'est découvert une passion pour New Orleans et y va régulièrement pour jouer et écouter, se nourrir de cette culture musicale à la fois traditionnelle mais aussi au fait de la modernité. C'est l'aspect traditionnel qu'il nous propose ici avec ses compères Jérôme Gatus (cl), Ludo Guichard (g) et Greg Ricoy (cb). Un quartet à quatre c'est trop banal alors il y a un invité, caution de la NO en plus, le tubiste et saxophoniste basse Tom Saunders qui assure aussi la direction artistique. Répertoire de standards du genre, depuis un blues de 1897 à un autre de Saunders 2016, mais surtout ancré dans une période 20's et 30's. Sur une rythmique sans batterie, la contrebasse et la pompe de guitare la faisant oublier, les deux Jérôme conversent ou se disputent; parfois de jolies prises de becs ou d'embouchures entre dame clarinette et sa voix haut perchée et sieur trombone qui tente de l'impressionner par sa coulissante arrogance. Mais un ton général enjoué et gai qui si vous fermez les yeux vous transporte dans le French Quarter du siècle dernier avant l'arrivée du funk et du latino. Du pur tradi. Jérôme Laborde s'est vraiment fait plaisir et en profite pour montrer sa parfaite maîtrise de l'instrument, ce qu'on savait déjà notamment avec son autre formation les Swing Bones.



Robby Marshall Quartet

Little Victories
Vita Productions

par Carlos Olivera

Little Victories est le nouvel album du compositeur et saxophoniste californien Robby Marshall qui a tourné aux côtés de Cassandra Wilson, Michael Bubl , Trombone Shorty, entre autres. Ce saxophoniste nous propose un album expressif, qui plonge dans différents styles musicaux sans pourtant perdre le cap. Le résultat est un disque plein de couleurs et d'atmosphères séduisantes. C'est le cas du thème Mira, où la sonorité délicate de la clarinette semble nous transporter vers des contrées lointaines. Mais le quartet peut aussi se charger d'électricité et devenir très rock, comme dans le thème Liquid où la guitare électrique prend le rôle principal. Le thème qui donne son nom à l'album, Little Victories, nous rappelle une suite magnifiquement orchestrée avec une rythmique attirante. Tous les titres de l'album sont signés par Marshall sauf deux morceaux, le lyrique Manuel Valse, d'Anthony Winzenrieth; et le classique Nuages de Django Reinhardt. Little Victories est finalement un album où les quatre musiciens qui composent le quartet semblent être à l'écoute, et où le mariage entre le protagonisme de la guitare et du saxo sont parfaitement équilibrés. Vivement recommandé.



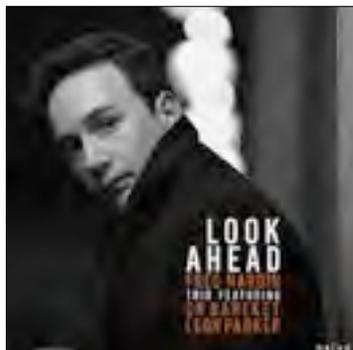
Leila Martial

Baa Box
Laborie Jazz
par Vince

Fidèle à son ADN, Laborie Jazz soutient ce nouveau projet de la chanteuse Leila Martial et de ses compères explorateurs du Baa Box, Eric Pérez et Pierre Tereygeol.

Inclassable, Leila se présente elle-même comme une "vocaliste, clown, performeuse". Difficile de faire plus large et plus déconcertant à la fois. C'est ce double sentiment qui m'a été inspiré à l'écoute de Warm Cantato. Les 12 plages délivrent des émotions complexes et diverses avec force et douceur, avec singularité et similitudes... Fatalement, çà et là on a l'impression d'entendre Ane Brun (piste 6), Becca Stevens (pistes 7 et 11) ou Gretchen Parlato (pistes 1, 5 et 12), mais aussi Bobby Mc Ferrin (piste 2) notamment dans l'album Circle Songs. Malgré tout, l'impression qui se dégage de cet "ovni" musical est assez indescriptible, mais profondément séduisante.

Richesse des harmonies, virtuosité des vocalises, subtilité des arrangements, originalité des rythmiques, tout se joue sur la juste combinaison des instruments, des voix, des sons tantôt acoustiques, tantôt électrofiés... Rien n'est facile ni racoleur, rien n'est évident.



Fred Nardin trio

Look Ahead

Naïve

par Vince

A 32 ans à peine, Fred Nardin a déjà un CV impressionnant. En 2010 il fonde The Amazing Keystone Big Band. Cette formation de jeunes musiciens prometteurs se lance dans d'audacieuses réadaptations de "Pierre et le Loup" et du "Carnaval jazz des animaux" contés respectivement par Denis Podalydès et Édouard Baer, "Monsieur Django et Lady Swing", narré par Guillaume Gallienne. Les prix et les collaborations pleuvent alors pour ces projets et cet "amazing" band. Mais c'est dans un format plus restreint, et tout aussi enthousiasmant qu'il présente son nouvel album "Look Ahead", en trio avec Leon Parker à la batterie et Or Bareket à la basse.

Le talent d'écriture et l'énergie de ce gamin y sont tout à fait époustouflants. On pourrait penser que dans la formule archi-classique du piano-basse-batterie, tout a déjà été dit. Fred Nardin nous prouve le contraire. Aucun effet néo-trio pourtant, à la façon des très respectables Gogo Penguin ou Eym Trio. Non ! Juste un vocabulaire nouveau, un phrasé virtuose mais sans démonstration et une inventivité musicale très séduisante. Un vrai régal, pour ceux qui aiment le son acoustique et qui pourront le redécouvrir et y "voir plus loin"



Hadar Noiberg

Open Fields

Jammincolors Records

par Carlos Olivera

"Open fields", le nouvel album de Hadar Noiberg est un disque qui présente un mélange inusuel de lyrisme, de délicatesse et de swing, ce qui fait de cet album une œuvre d'art. La flûte de Hadar Noiberg est d'une puissance et d'une finesse hors pair, et elle transite très aisément entre le jazz, les musiques du monde et la musique classique.

Le trio dans son ensemble (Amir Bar-Akiva à la batterie et Eduardo Belo à la contrebasse) semble très compact et la musique qu'ils nous proposent dans cet album est une preuve de cette cohésion. Les trois musiciens montrent qu'ils maîtrisent l'art de moduler les intensités et les textures sonores pour donner à la musique une empreinte propre. Dans ce cadre, la flûte devient un instrument harmonique et rythmique et la contrebasse a un rôle très mélodique, le tout enveloppé par la l'excellente rythmique de la batterie.

Par ailleurs, cet album nous permet d'écouter la magie d'un pianiste espagnol incontournable, le grand Chano Dominguez qui accompagne le trio sur deux morceaux, Nova Scotia et le génial Na'ama.

Définitivement un disque à écouter et réécouter afin d'en savourer toutes les nuances.



Three Blind Mice

See How They Run

par Philippe Desmond

Trio de chambre ? Trio de poche ? En tous cas sans tambour, mais avec trompette (ou cornet), guitare (ou banjo) et contrebasse. Respectivement Malo Mazurié, Félix Hunot et Sébastien Girardot. Je les vois encore, ces trois petites souris, deux semaines après l'enregistrement de cet album, sous le cagnard de Marcillac suant sang et eau sur la place, nous délivrer leur tradi jazz enjoué. Cette musique faite pour swinguer, danser est tout de même plus à son aise dans des lieux plus modestes et tempérés, un verre pas loin, des amis pour partager. Répertoire des plus classiques bien que parfois insolite avec des titres allant de 1894 tel le "Humoresque" de Dvorak, à 1947 et le céléberrissime "Four Brothers" de Jimmy Giuffrè. Du stride sans piano (!), mais à la trompette bouchée et à la guitare avec "Carolina Shout", du big band compressé à trois, de la biguine avec "Three Blind Mice" (une ronde enfantine du XVIIe siècle) il y en a pour tous les goûts de ceux qui aiment le jazz acoustique léger et subtil. Trois musiciens excellents, Sébastien Girardot métronomique et grand slapper, Malo Mazurié fin et précis en sourdine et brillant sans, Félix Hunot agile et mélodieux ou en rythmique avec ou sans pompe et qui chante aussi. Le jazz n'est pas que d'avant-garde – cette musique le fut pourtant – il est aussi histoire et plaisir immédiat. Ne le boudons pas.



Harlem à Limoges

Ce livre rend un vibrant hommage à Jean-Marie Masse (1921-2015), fondateur en 1948 du Hot Club de Limoges et fasciné par le jazz de Harlem. Pendant près de 70 ans, cette personnalité fondamentale et méconnue anime avec passion la vie musicale de Limoges, par ses émissions de radio ou les concerts qu'il organise en tant que président du hot Club de Limoges, ou en tant que chef d'orchestre et batteur.

Ami des plus grands jazzmen, Jean-Marie Masse participe au rayonnement de la scène musicale limougeaude en invitant des personnalités telles que Duke Ellington, Lionel Hampton, Don Byas, Buck Clayton, Bill Coleman, Mezz Mezzrow, Zora Young... à se produire dans cette "nouvelle capitale française" du jazz, devenue désormais incontournable. De la naissance du jazz à Limoges à l'évocation des personnalités qui en ont émaillé l'histoire, la complicité amicale de Jean-Marie Masse est centrale. Les différents chapitres du présent ouvrage sont illustrés par de rares documents provenant pour la plupart de sa précieuse collection conservée, depuis son décès, à la Bibliothèque francophone multimédia de Limoges. Un trésor d'archives enfin révélé !



Gabriel Westphal
Petites histoires
Music Box publishing
Le cirque des étoiles



Naïma Quartet
Sea of Red
Inouïe distribution



Alma
Les chapeaux noirs
Jazzin' Translation/La coda



François Lapeyssonnie
Out/Line
Shed Music/Absilone



Tristan Mélia Trio
No Problem
Jazz Family



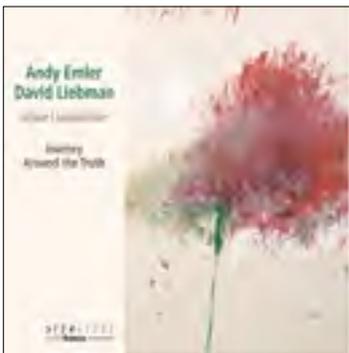
Giaco
Le son d'(é)toiles
IMR/Les allumés du jazz



...Et autres chant d'oiseaux
Label Forge/Inouïe distribution



Yaron Herman Trio
Songs of the Degrees
Blue Note



Andy Emler, David Liebman
Journey Around The Truth
Signature Radio France



Plume
Escaping The Dark Side
jazz&people



Alexandra Grimal
Nāga
Orkhēstra



Marc Ducret
Lady M
illusions



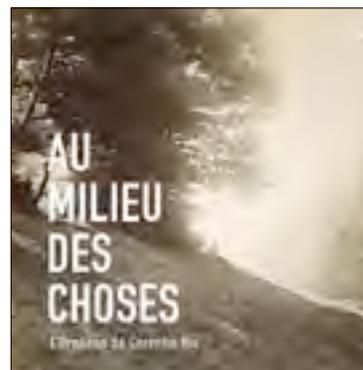
UZEB
R3UNION LIVE
Cream Records
par Dom Imonk

En aficionados d'UZEB, nous nous souviendrons longtemps de l'été 2017. En effet, ce groupe, l'un des grands maîtres du jazz fusion/funk des années 90, avait décidé de repartir en tournée mondiale, après 27 années d'absence. Un événement! Nous allons donc pouvoir réécouter Michel Cusson et ses diaboliques chorus de guitare Godin, Alain Caron et ses lignes vertigineuses de basse, avec l'appui foisonnant de Paul Brochu, batteur aux bras et pieds multiples. Une chance que nous ayons pu vivre ce fameux soir du 6 juillet au Rocher de Palmer tout près de Bordeaux, où son directeur Patrick Duval les réinvita, plus d'un quart de siècle après les avoir conviés une première fois. Concert d'anthologie, où les trois hommes avaient su montrer leur vigueur d'antan, demeurée intacte, voire plus subtilement canalisée, grâce à un dispositif technique impressionnant. Ainsi avaient défilé les thèmes qui ont fait leur succès, en un flow virtuose et cette vitalité servis idéalement par un son très punchy. Au sortir du concert, l'espérance fébrile d'un album de cette tournée ne fut pas qu'un vœu pieux, puisqu'en voici la preuve, avec ce disque réjouissant. De "Loose" à "Brass licks" c'est une course folle en neuf étapes, passant par un "Junk Funk" sur vitaminé, un splendide "Goodbye Pork Pie Hat" qui ne ferait pas honte à Mingus et une ambitieuse "R3UNION Suite" qui mettra tout le monde à genou! Sachez enfin que sur certains morceaux, on a carrément fait appel à une section de cuivres (David Bellemare, Alexandre Côté, Jocelyn Couture, Jean-Nicolas Trottier et Jean-Pierre Zanella). Donc pas d'hésitation, il vous faut cet album!



Éric Plandé & Bruno Angelini
Black Moon
Cristal records/Believe Digital
par Dom Imonk

En ces temps troublés, où l'on prend la mesure des blessures irréversibles infligées à notre planète, et où, par ailleurs, des technologies ultra sophistiquées permettent aux uns de prendre en photo un trou noir céleste, et aux autres d'envisager un futur alunissage sur la face cachée de la lune, on peut considérer la couverture de "Black Moon" comme une question : Est-ce une simple éclipse? Ou bien la lune noire cacherait-elle plutôt à dessein le soleil, de manière plus durable, pour nous priver de lumière, et nous amener à prendre enfin conscience d'un probable péril vital? C'est ce dont Éric Plandé (saxophones ténor et soprano) et Bruno Angelini (piano et claviers) veulent peut-être nous alerter, en nous proposant cet album, dont la beauté est celle de la Terre. Tous deux sont des musiciens d'exception qui se connaissent depuis presque 30 ans, et ont un univers commun. Une imagination fertile et cette inspiration, qui va de John Coltrane à Olivier Messiaen, en passant par Robert Fripp, leur ont permis de côtoyer de grands noms, et de porter chacun de remarquables projets, parmi lesquels, pour les plus récents, Éric Plandé + Barre Phillips "Breath of Time", et Bruno Angelini quartet "Open Land", avec Régis Huby, Claude Tchamitchian et Edward Perraud. Ce disque est une journée de vie palpitante où frémissent dix thèmes d'une limpide liberté, dont le bouleversant morceau titre, qui nous mènent de l'aube ("Dawn") au crépuscule ("Dusk"). Quelque part, entre le "1 +1" d'Herbie Hancock et Wayne Shorter et le "Source" de Paul Brousseau et Matthieu Metzger, ce disque fascinant doit nous ouvrir les yeux.



L'Orphéon de Corentin Rio
Au milieu des choses
Parallele records/Absilone/Socadisc
par Dom Imonk

WaterBabies, ça vous dit sûrement quelque chose? Non, pas le Water Babies de Miles Davis, mais ce duo formé en 2013 par le pianiste Armel Dupas et par Corentin Rio à la batterie. Une formation, plutôt jazz groove électro, qui avait rencontré un franc succès, avec l'album "Inner Island". Presque six années se sont écoulées depuis, et voici de retour notre batteur, avec un projet plus dense. Outre le musicien très affûté qu'il est devenu, son écriture s'est faite plus ambitieuse, proposant un climat étrange plus acoustique, même s'il y a encore de l'électricité dans l'air! Son riche cursus d'études et ses collaborations l'ont amené à se produire au national et à l'international, avec des huiles du jazz et du nu-jazz, et cela a favorisé son épanouissement et forgé son style. D'entrée, on est frappé par la poésie que l'on décèle dès la photo de couverture couleur sépia, mais aussi par le choix "vintage" du nom d'orphéon, jadis donné à des formations populaires, musicales et festives. Mais ne nous y trompons pas, les sept compositions sont très actuelles et révèlent une créativité vive, et une envie d'unir divers courants, en créant un langage intemporel, pour ce jazz au lyrisme collectif dont l'allant et les intonations parfois bizarres sont joliment portés par un groupe épatant formé de David Fettmann (saxophone alto et soprano), Romain Cuoq (saxophone ténor), Federico Casagrande (guitare), Leonardo Montana (piano et Fender Rhodes) et deux invitées : Ellinoa (voix) et Fiona Monbet (violin). De "Let me cry come unto thee" (Purcell) à "Dear Clara Freud,..." on se sent vraiment bien, au milieu de ces choses-là!



GL Project

Décal'Temps

Autoproduit

par **Philippe Desmond**

L'accordéon n'est plus un intrus dans le jazz depuis déjà un bon moment, le fait que de jeunes musiciens comme Gaëtan Larrue le choisissent en est la confirmation. C'est son premier album à travers lequel il affiche une palette très large avec uniquement ses compositions originales, huit au total.

Pour balayer son riche univers musical il s'est entouré de pas moins de 22 musiciens, certes jamais tous ensemble, mais chacun adapté à la couleur du titre où il intervient. Des gens, et des bons, issus du jazz tradi, du jazz créole, du rock, de la soul... de multiples instruments, du sax soprano à la guitare électrique en passant par les cuivres, les claviers, les percussions et la voix. La restitution sur scène de ce travail se fait tout de même en septet.

On va aussi bien y rencontrer des rythmes de valse que de biguine, de salsa, des ambiances "world", des univers de BO de films et toujours l'accordéon qui chante la mélodie. Le jeune homme est doué, capable d'improviser aussi avec finesse. Tantôt intimiste tantôt festif avec des cuivres vaillants et une rythmique solide cet album vous surprend à chaque titre. Tout cela reste du jazz notamment en live où la liberté est encore plus grande qu'en studio. L'enregistrement au studio Cryogène a été effectué avec une minutie absolue et cela se ressent à l'écoute, c'est parfait, les musiciens sont là, tout près.

Moderne l'accordéon? Oui de plus en plus surtout avec de telles productions.



Laurent Dehors trio

Moutons

Tous Dehors/L'autre Distribution

par **Alain Flèche**

Ces "Moutons" ne font rien comme les autres, pas question de suivre un troupeau, un courant (d'air) ou quoi qu'il se fasse de musicalement correct. Musique à surprises où les notes ou groupes de notes n'en induisent pas d'autres attendues ou entendues. D'ailleurs, c'est une musique qui se regarde autant qu'elle s'écoute. On y retrouve Tex Avery et Tom & Jerry. On s'amuse, on rigole en dedans des jeux de Dehors. Morceaux en forme de scénettes, plusieurs n'atteignent pas la minute, pas le temps de s'ennuyer ici juste le moment d'une pause : superbe version de "Solitude" du grand Duke dans laquelle Laurent utilise la profondeur de la clarinette contrebasse pour rendre un émouvant hommage au maître. Standard que s'approprient les trois compères évitant les pièges de la redite. La 7 cordes se fait basse, la batterie est presque sage. Puis, on poursuit avec une plage qui semblerait intimiste jusqu'à ce que la guitare tente de nous faire croire qu'elle se mélange les cordes, mais, bien sûr, c'est pour de rire! et la batterie ne s'en prive pas non plus de chahuter : groove rock qui devient ternaire avant que de s'alourdir, en passant par des couleurs qui rebondissent sur un arc-en-ciel nébuleux. Et hop, c'est reparti pour un nouveau jeu de poursuite infernale, et c'est le trio qui gagne, et l'auditeur n'a pas le temps de compter les points. Sax ténor de retour, changement de timbre et d'expression. C'est le même instrumentiste? Oui! Impression de folie contrôlée. Expression de joie débordante. La liberté surprend, effraye presque, alors qu'il suffit de l'accepter, sans arrière-pensée ni peur de l'inconnu pour en jouir instantanément.

Ceci n'est pas un appel au "lacher prise", c'est un manifeste!



Soul Jazz Rebel

Black Stamp Music

par **Antoine Rodriguez**

Le premier album paru il y a trois ans "Chittlin Circuit" nous avait laissé une très forte impression. Vu le nombre de concerts qui ont suivi, nous ne nous étions pas trompés sur les perspectives de cette formation. Quand j'ai reçu le nouvel album éponyme du groupe, j'ai commencé par ouvrir le digipack, la photo qui occupe une bonne place du CD nous donne déjà le ton. Ils ont l'air bien heureux et leur sourire laisse transparaître leur complicité. On sent bien qu'ils ont partagé pleins de bonnes choses et qu'ils ont envie de nous en parler. Je lance donc le premier titre "Baby foot partie" et là on est tout de suite plongé dans l'univers des Souls Jazz Rebels. C'est bon, c'est joyeux, ça tourne, ils ont envie de jouer. L'unité du son est à souligner, un son qui colle parfaitement à leur style. Je suis séduit par la sonorité du saxophone ténor de Jean Vernheres, rond et brillant qui donne une vraie identité aux thèmes exposés. La guitare de Cyril Amourette est très finement présente et ses solos toujours aussi inspirés. L'intro de "Comment dire..." teintée de blues, de jazz est d'une finesse et d'une subtilité qui méritent d'être soulignées. Tout au long de l'écoute de ce nouvel album, l'orgue Hammond d'Hervé Saint-Guirons nous maintient dans cette ambiance Soul Jazz vintage. La batterie de Christian Ton Ton Salut est parfaitement dans l'esprit de cette musique et entraîne les compositions dans le monde du groove et du swing.

On sent comme un vent de fraîcheur, on a les doigts qui claquent et les pieds qui bougent. L'énergie qui s'en dégage est celle que l'on ressent quand on sort d'un bon concert live. C'est un album vivant joué par des musiciens remplis d'envies et d'amour de leur musique. S'ils passent pas loin de chez vous, n'hésitez surtout pas à leur confier vos oreilles. www.souljazzrebels.com

26^e Festival
Des Rives & Des Notes

Joloron Jazz

du 28 juin
au 07 juillet
2019

Contact & réservation

jazzoloron
.com

+ Festival Off
CONCERTS GRATUITS



PARTENAIRES INSTITUTIONNELS & PRIVÉS ACTION JAZZ

